PREMIÈRE ANNÉE — N° 33. Jeudi 19 Novembre 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

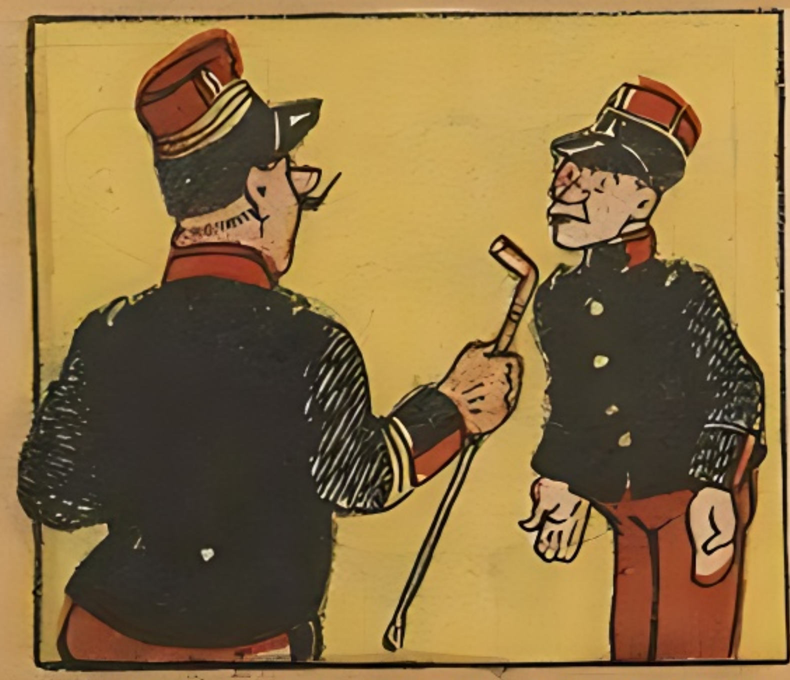
5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X°)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

REFUS D'OBÉISSANCE



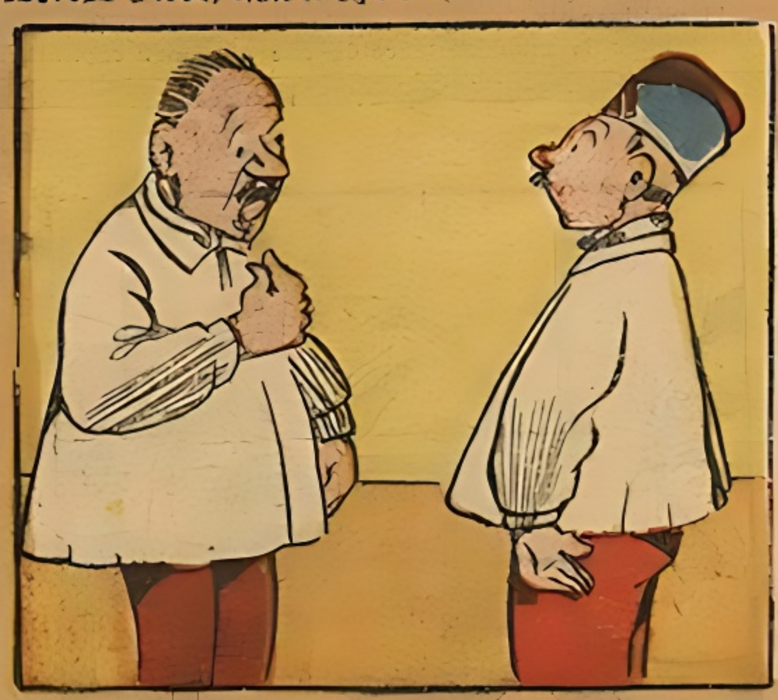
« Adjudant, dit le capitaine, quand les réservistes seront tous arrivés, il faudra leur faire couper les cheveux à tous, *sans exception.* »



L'adjudant transmit l'ordre au caporal de semaine, avec la recommandation de ne pas laisser un seul réserviste avec apparence de duvet.



Et le caporal alla trouver Lambert, le perruquier de la compagnie, pour déposer dans son oreille l'ordre qui lui venait d'en haut.



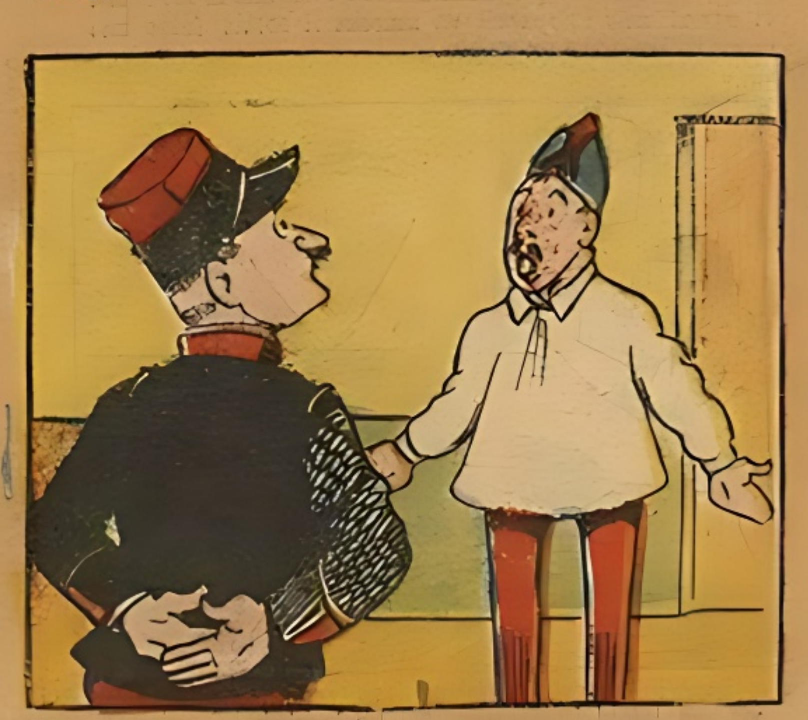
« Non, mais, c'est-y à moi que tu causes? goguenarda l'homme à la tondeuse; est-ce que tu m'as bien reluqué? »



Le caporal prit son air des grands jours et répliqua; « Moi je m'en fiche, c'est l'ordre du capitaine. »



« Eh bien, dit Lambert, puisque c'est comme ça, dis-lui au capiston que, quand même ça serait ordre du pape ou de l'empereur de Suisse, eh ben! je l'exécuterai pas. »



Le caporal alla trouver l'adjudant pour lui rendre compte de la chose



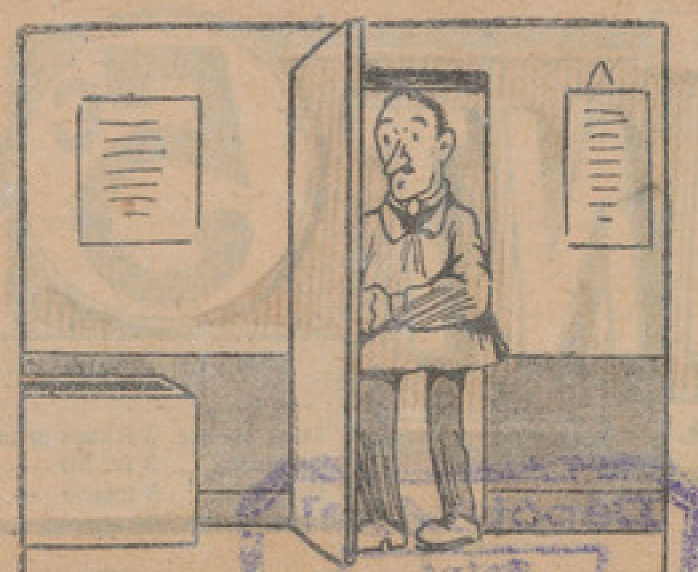
« Refus d'obéissance, ronchonna le sous-officier, chouette! Ça va-t-être grave. »



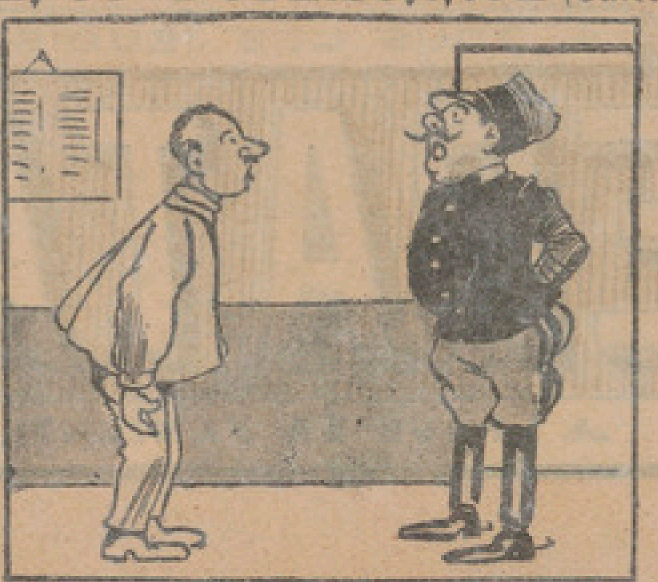
Le capitaine informé roula deux gros yeux et demanda qu'on fît descendre Lambert.

(Voir la suite page 2.)

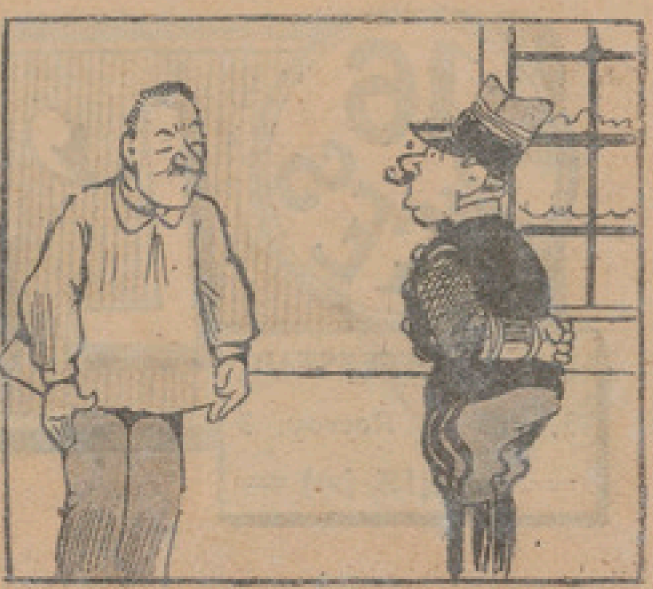
REFUS D'OBÉISSANCE *(Suite.)*



Un peu épaté, Lambert descendit au bureau et subit immédiatement l'interrogatoire supérieur.



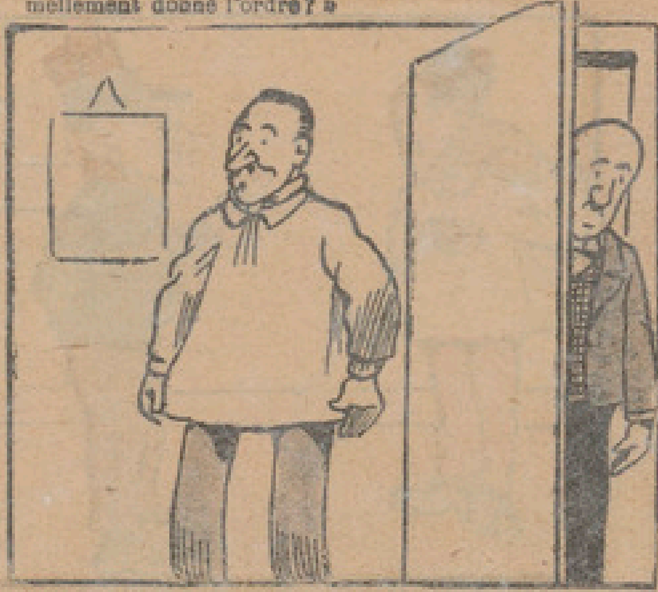
« Alors, Lambert, vous refusez de couper les cheveux à tous les réservistes sans exception, comme j'en ai formellement donné l'ordre? »



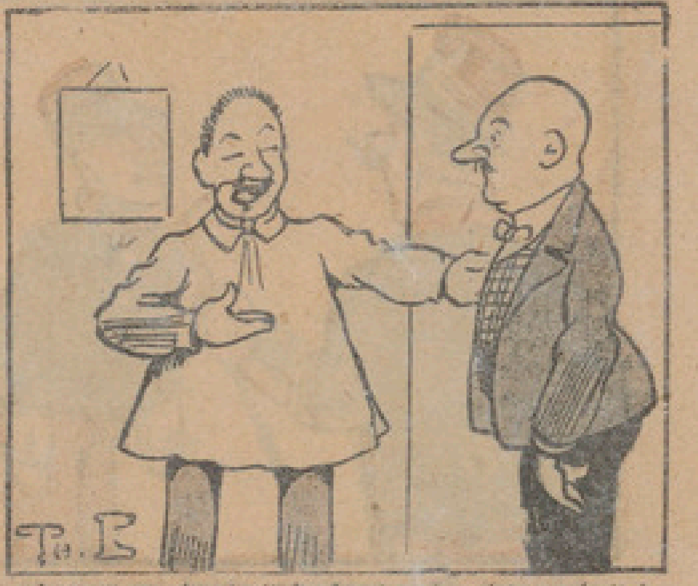
Le perruquier répondit en riant : « Oui, mon capitaine, je refuse. »



« Eh pourquoi, saperlipopette ! » hurla le capitaine.

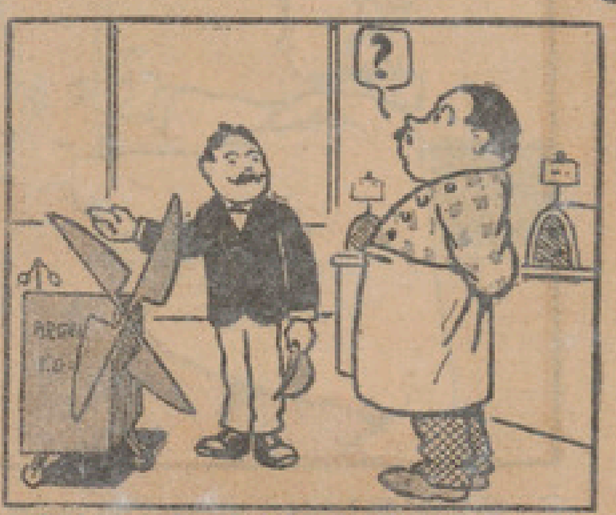


« Parce que. — Parce que quoi ? »

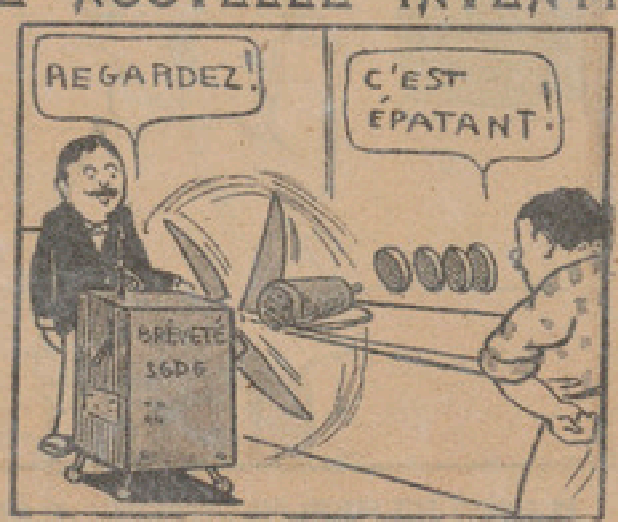


A ce moment entrait le dernier réserviste : c'était le frère de Lambert. Il avait le crâne absolument nu : « Parce que, reprit le perruquier, en voilà un qu'avec la meilleure volonté du monde il me serait impossible d'enlever la moindre trace de cheveux, mon capitaine. »

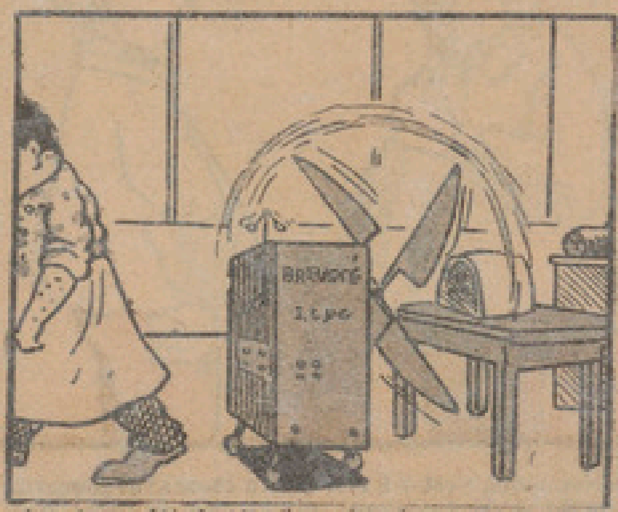
UNE NOUVELLE INVENTION



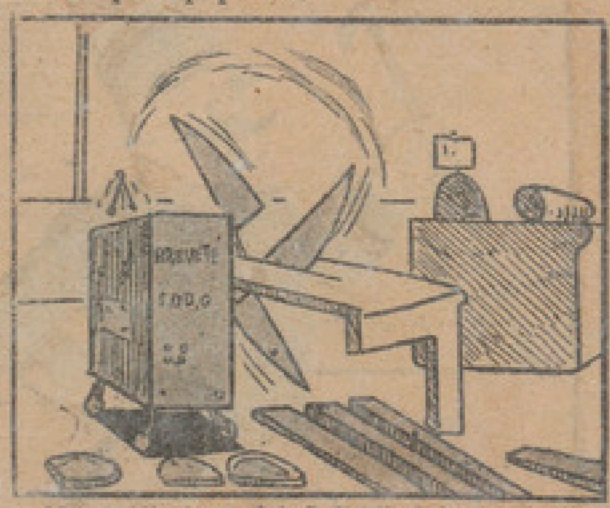
Un beau matin M. Duboudin vit entrer dans son arrière-boutique un inconnu qui lui proposa d'essayer un appareil perfectionné, pour couper en tranches le saucisson : le *coupe-toujours automatique*. M. Duboudin accepta la proposition.



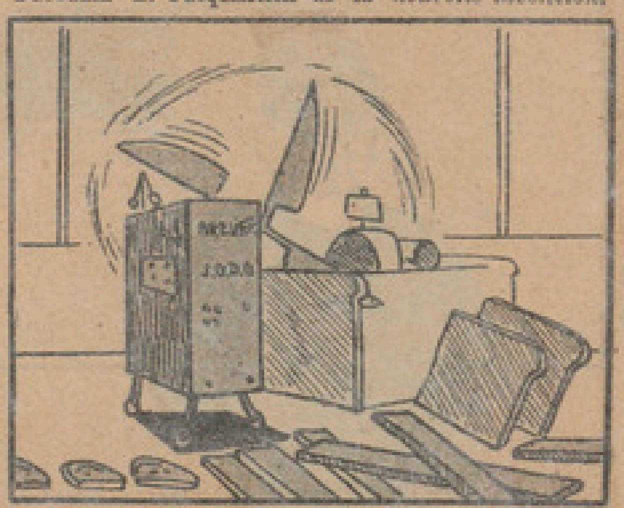
Et l'inconnu fit fonctionner devant lui l'appareil. « Vous voyez, pas besoin de vous occuper de l'appareil. Vous n'avez qu'à placer le saucisson devant et à faire basculer le petit levier qui est derrière. » Emerveillé, Duboudin fit l'acquisition de la *nouvelle invention*.



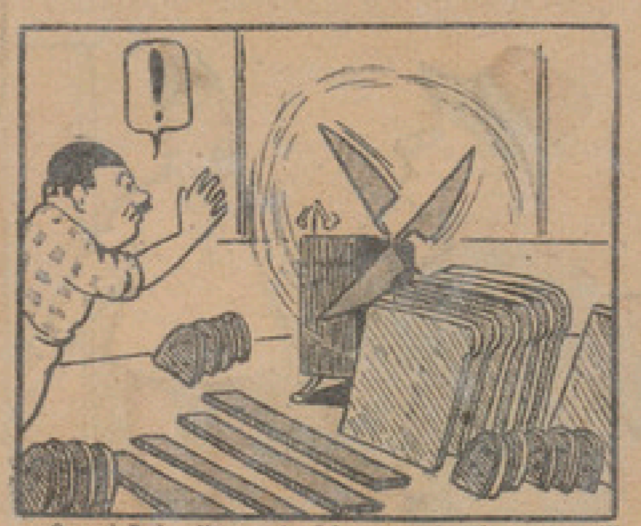
Ayant un pâté de *tête de cochon* à couper le lendemain, Duboudin le plaça sur une table devant la *machine* et ayant mis l'appareil en marche il sortit faire une commission chez un voisin.



Mais, oubliant son pâté, Duboudin fit la causette avec son voisin pendant une demi-heure environ. Ayant fini de couper le pâté, l'appareil entama la table qui fut débitée comme un vulgaire saucisson.



Puis ce fut le tour du comptoir. Oh ! pour fonctionner, l'appareil fonctionnait (et comment !). En trois temps et quatre mouvements le comptoir y avait passé.



Quand Duboudin rentra dans sa boutique et qu'il vit son comptoir découpé, tel un jambon, *en tranches bien minces*, il fut pris d'une colère terrible et envoya au diable le merveilleux appareil.



Frank Taylor était occupé à dépouiller son courrier, quand son attention fut particulièrement retenue par la lettre suivante :

Barnsley 18 janvier, 1902.

« Cher monsieur,

« Devenu, depuis peu, propriétaire du château de Barnsley, je m'y suis installé récemment avec ma famille. C'est un vieux manoir qui a été inhabité pendant très longtemps, et qui a la réputation d'être hanté. Personne, dans le pays, n'ose s'aventurer autour du château, une fois la nuit venue, et l'on parle, aux alentours, d'un certain baronnet, ancien propriétaire de Barnsley, qui disparut dans le château d'une façon tout à fait mystérieuse, et l'on prétend que son ombre rôde le soir autour de la maison.

« Je n'ai pas, jusqu'ici, attaché grande importance à tous ces racontars, mais depuis quelques jours, nous avons été alarmés par des bruits étranges, de sourds grognements et autres choses suspectes. Je dois vous avouer que nous ne sommes qu'à moitié rassurés au château et que nous voudrions bien connaître la cause de ces étranges agissements. Je compte sur votre obligeance pour bien vouloir venir à Barnsley afin d'éclaircir ce mystère.

« Recevez mes salutations.

« William Beddington, Esq. »

Après avoir lu cette lettre, Frank Taylor réfléchit quelques instants, puis, ayant pris une décision, il envoya à M. Beddington une dépêche, lui annonçant son arrivée à Barnsley, le soir même.

Frank Taylor fut frappé par la beauté et la masse imposante du vieux manoir, dont le parc s'étendait au-dessus des rochers jusqu'à la mer.

— C'est très aimable à vous d'être venu, monsieur Taylor, dit M. Beddington au détective. Depuis que je vous ai écrit, les bruits ont recommencé. Si vous ne parvenez pas à éclaircir ce mystère, nous quitterons le château, monsieur Taylor, car nous ne sommes pas tranquilles du tout, je vous l'avoue.

— Voyons, voulez-vous me faire visiter le château, monsieur Beddington ?

— Avec plaisir, répondit le propriétaire.

Les deux hommes commencèrent leurs investigations.

— Combien de fois avez-vous entendu les bruits ? demanda le détective.

— Plusieurs fois par semaine, répondit M. Beddington.

— Pendant la nuit ou le jour ?

— Toujours pendant la nuit.

— Vous n'avez jamais rien vu, ressemblant à un revenant ou autre spectre, rôdant à travers le château ?

— Jamais, répondit le propriétaire.

Frank Taylor resta silencieux, tandis que M. Beddington le pilotait à travers les nombreux corridors et couloirs, et qu'il lui faisait visiter les splendides appartements du château de Barnsley.

— Le bruit vient-il toujours du même endroit ? demanda-t-il enfin.

— Oui et non, répondit William Beddington, c'est toujours dans l'aile droite. Cependant, on l'a entendu à différents étages, excepté au rez-de-chaussée.

Il conduisit Frank Taylor le long d'un corridor, à l'étage supérieur de la maison. Arrivé au bout du couloir, il s'arrêta près d'une fenêtre d'où l'on avait une vue merveilleuse sur le parc et la mer au loin.

— On dirait que le bruit semble venir de ce côté de la maison, dit-il.

— Voulez-vous me décrire ce bruit ? avez-vous entendu des pas ?...

— Non, nous n'avons jamais entendu marcher. Tout ce que nous entendons, c'est des coups sourds, des grognements et, quelquefois, le bruit occasionné par la chute d'un corps. Au milieu de la nuit, je vous assure que tout cela n'a rien de rassurant, et ma femme et nos enfants sont complètement terrorisés.

— Croyez-vous que ce soit un revenant ? demanda soudain Frank Taylor.

— Je dois avouer que j'ai eu des doutes en premier lieu, répondit M. Beddington, mais la chose semble si mystérieuse que je commence à croire réellement qu'il y a quelque chose de surnaturel là-dessous.

— Très bien, je vais faire de mon mieux pour essayer de découvrir la cause de tous ces bruits étranges, dit Frank Taylor, mais cela prendra, sans doute, quelques jours à éclaircir.

— Vous êtes ici chez vous, cher monsieur, répondit M. Beddington, restez autant qu'il vous fera plaisir.

Frank Taylor fut installé dans le château ; sur sa demande, on lui donna une chambre au bout du corridor, au premier étage de l'aile droite, d'où partait généralement le bruit.

Plusieurs jours s'écoulèrent, pendant lesquels rien d'anormal ne se fit entendre, mais un soir, comme le détective était assis sur son lit, il fut surpris par un grognement sépulcral qui le fit sursauter et qui semblait venir du côté du mur situé entre sa chambre et le corridor.

Immédiatement, le détective saisit son revolver et s'engagea dans le couloir, mais tout était parfaitement calme. Il fit une inspection minutieuse dans le couloir et les pièces avoisinantes, mais ne découvrit rien. Il rentra alors dans sa chambre et se mit à réfléchir.

Tout à coup, un bruit de pas amortis, comme quelqu'un qui se glisse doucement, se fit entendre. Le bruit semblait venir de dessous le plancher et monter graduellement vers le plafond. Taylor écouta attentivement, son revolver fortement serré dans la main.

Il fallait tout le sang-froid et l'audace du détective pour faire face à cette étrange situation.

Soudain, un coup sourd retentit, semblant venir de derrière la porte de la chambre, du côté du couloir. Frank Taylor bondit, ouvrit violemment la porte, mais ne vit rien d'anormal.

Il n'y comprenait rien du tout. Il était certain que le bruit venait du corridor, là, derrière sa porte. Cependant, si cela était, où la la cause de ce bruit pouvait-elle bien être ? par où aurait-elle disparu ? Il essaya d'ouvrir la fenêtre du corridor, mais elle était fermée, comme d'habitude.

De nouveau, le détective rentra dans sa chambre pour réfléchir au sujet de ce mystère.

Puis, une idée lui vint qu'il résolut de mettre à exécution. D'une petite boîte il sortit de la soie et un tube de colle. Il tendit un fil de soie en travers du corridor, à un mètre du sol environ, et le fixa sur chaque mur avec un peu de colle.

Puis, il prit dix petits morceaux de caoutchouc qu'il enduisit également de colle et qu'il plaça, à l'autre bout du couloir, sur le sol, les petits morceaux de caoutchouc reposant sur la partie non enduite de colle.

— Maintenant, murmura-t-il, si le bruit se renouvelle, je trouverai bien de quel côté en vient la cause.

Il s'étendit tout habillé sur son lit et écouta. Au bout d'une heure, il entendit une sorte de grattement dans le mur, puis un profond grognement, venant apparemment du corridor.

D'un bond, il fut dehors, mais ne vit rien. Il examina le fil de soie, il n'était pas cassé.

— La cause ne vient pas de ce côté, se dit-il.

Alors il alla à l'autre bout du corridor et examina les petits morceaux de caoutchouc : il en manquait six !

— Ceci prouve qu'on a marché ici et qu'il y a un passage caché de ce côté du couloir, murmura-t-il.

Largement satisfait, il rentra dans sa chambre, ferma sa porte à clef et se mit au lit.

— Jusqu'ici tout va bien, murmura-t-il, quelqu'un joue au fantôme ici et pénètre dans le château par ce coin-là. Je doute fort avoir affaire à un vrai revenant.

Le jour suivant, il passa la plus grande partie de temps à examiner attentivement l'intérieur du vieux manoir.

Dans la bibliothèque du château, le détective découvrit quelques vieux volumes qu'il emporta dans sa chambre.

Dans le couloir, dans l'embrasure d'une fenêtre se trouvait une table et un vieux fauteuil ; sur cette table, il posa une boîte de cigares. Il les compta, il y en avait 25. Frank Taylor passa une grande partie de ce jour-là à parcourir les vieux volumes et les anciens manuscrits qu'il avait empruntés à la bibliothèque. Pendant ce temps-là aucun bruit ne se fit entendre.

Le lendemain après-midi, le détective compta les cigares qu'il avait laissés sur la table dans le corridor. Il n'y en avait plus que vingt-trois ! Lui-même n'en avait pas fumé pour une raison particulière, aussi s'informa-t-il parmi les domestiques pour savoir si l'un d'eux n'avait pas été pris de malaises la veille. Aucun des domestiques n'avait été malade.

— Bon ! se dit Taylor. Je voudrais bien savoir, monsieur Beddington, dit-il en s'adressant au propriétaire du château, si quelqu'un dans le village a été malade récemment, c'est-à-dire subitement pris d'un violent malaise.

Le châtelain étonné ne put s'empêcher de demander au détective quel pouvait bien être le rapport qui existait entre cette question et les recherches auxquelles se livrait Frank Taylor.

Ce dernier s'était dirigé vers l'extrémité du parc, du côté du rivage, et se livra à un examen attentif de la côte.

— Je ne sais pas si vous êtes sorcier, lui dit à son retour M. Beddington, mais vous avez deviné juste : le vieux John Hudson, un pêcheur, a envoyé chercher le docteur ce matin. Il a été pris subitement d'un fort malaise et n'y comprend rien.

— Va-t-il un peu mieux à présent ?

— Oh ! oui, il va mieux.

— Bien, dit Frank Taylor. Voulez-vous me conduire au village et, si possible, me faire voir ce John Hudson, sans qu'il le sache ?

— Certainement. Mais croyez-vous qu'il ait quelque chose de commun avec cette affaire de revenant ?

— Je ne peux rien préciser encore, répondit Taylor, je vous le dirai plus tard.

Les deux hommes se rendirent au village. Soudain le châtelain dit au détective :

— Voyez-vous cet homme à la barbiche rousse qui sort de cette taverne?

— Oui.

— C'est John Hudson.

Le détective ne répondit pas, mais examina attentivement l'homme à la barbiche, qui ne l'avait pas vu.

Après dîner, ce soir-là, Frank Taylor mit son revolver dans sa poche et se dirigea vers le rivage. Ayant choisi un endroit à sa convenance, il attendit plusieurs heures. Mais il ne vit personne et rentra au château. Il n'entendit aucun bruit suspect, ce soir-là.

Le lendemain soir, il se cacha au même endroit, et, après avoir attendu près d'une heure, il vit arriver Hudson, accompagné d'un autre homme, s'avancer avec précaution le long du rivage. Il remarqua alors un yacht, ancré à quelque distance de là, et vit Hudson et l'autre individu se diriger vers le yacht dans une légère embarcation.

Au bout d'une demi-heure, ils revinrent, et Frank Taylor les vit, portant de lourds ballots qu'ils déposèrent dans une caverne.

— Contrebandiers ! murmura le détective.

Lorsque les marchandises furent toutes débarquées, Taylor se glissa dans la grotte et aperçut les deux hommes, les bras chargés, disparaître dans l'obscurité au fond de la caverne.

Frank Taylor les suivit à une distance respectable, la main sur la crosse de son revolver. Mais les individus ne se doutaient pas le moins du monde qu'ils étaient suivis et continuèrent leur route. Ils prirent un chemin souterrain qui les conduisit au bas d'un escalier de pierre menant dans une sorte de cellier. Du cellier, un autre escalier en colimaçon conduisait dans une autre pièce. Taylor suivait toujours les deux hommes à distance, évitant de faire le moindre bruit, continuellement sur le qui-vive.

Bientôt, il se trouva dans une autre pièce traversée par l'escalier en colimaçon qui grimpait aux étages supérieurs.

Dans cette pièce, il y avait une petite lucarne donnant sur l'extérieur. C'était, comme l'avait pensé Frank Taylor, un escalier construit à l'une des extrémités du château, dans l'épaisseur de la muraille. Cet escalier secret communiquait avec tous les étages du château. Il avait été construit dans l'ancien temps pour pouvoir échapper secrètement en cas de danger, et avait été découvert par des contrebandiers. Ils se servaient de cette cachette pour dissimuler les marchandises fraudées et avaient réussi à éloigner les curieux par les bruits sourds et les grognements qu'on entendait chaque soir, ce qui porta les paysans à croire que la maison était hantée. Les contrebandiers espéraient par leurs manœuvres nocturnes effrayer les nouveaux habitants du château et les forcer à partir, pour être plus tranquilles.

Frank Taylor entendit à ce moment les deux hommes qui redescendaient de l'étage au-dessus. Il se cacha derrière l'escalier et attendit. Les deux hommes pénétrèrent dans la pièce.

— Si on effrayait encore un peu le type qui est dans la chambre à côté? dit Hudson.

Le détective sourit : *le type*, c'était lui, que les deux hommes croyaient en train de dormir.

L'autre individu fit signe de la tête, et Hudson saisit un bouton et tira.

Une partie du mur glissa et le contrebandier se pencha par l'ouverture et lança un grognement épouvantable, puis se rejeta en arrière, tandis que son compagnon replaçait la porte secrète en place.

— Je me demande quand il en aura assez? dit Hudson.

Frank Taylor eut à ce moment une idée à laquelle il ne put résister. Subitement, il lança un hurlement épouvantable. L'effet produit sur les deux hommes fut des plus désastreux. Ils se mirent à trembler de tous leurs membres et durent s'appuyer au mur pour se soutenir. Alors, Frank Taylor sortit de sa cachette, revolver au poing.

— Vous êtes pris ! dit-il gravement, pas un mouvement, ou je tire !

Les deux contrebandiers, pris sur le fait, avouèrent avoir voulu, par leur manège, effrayer et éloigner les habitants du château pour se livrer plus commodément à leur trafic et rester seuls maîtres du château, dans les souterrains duquel ils pouvaient, sans crainte d'être surpris, entasser les ballots de marchandises qu'ils recevaient en contrebande sur le yacht que le détective avait vu ancré non loin du rivage.

Les deux hommes furent livrés à la police, et depuis aucun bruit suspect n'est venu troubler la tranquillité des hôtes du vieux manoir. Ainsi prit fin la légende du « château hanté » qui, pendant longtemps, terrorisa les paisibles habitants du petit village de Barnsley.

FORTUNIO.

LES AVENTURES D'UN ENFANT PERDU

III

SEUL AU MONDE

Un soleil timide, clignotant, encore mal éveillé, se levait à l'horizon.

Débouchant de l'orée d'un petit bois, un chemineau s'avançait dans la plaine.

Il suivait un sentier de traverse, allant rejoindre, à deux portées de fusil, la route départementale qui déroulait son ruban blanchissant à l'aube vers un petit village de chaume dont les cheminées s'empanachaient à l'horizon d'une fumée révélatrice des bonnes soupes qui échauffent. C'était, à n'en pas douter, le but que s'assignait notre chemineau.

Où allait-il? Plus loin, encore plus loin, chaque jour plus loin.

Coureur de grande route? oui, il courait la grande route, parce que ça lui plaisait, en somme, d'aller et venir sur terre, par les champs, à sa guise, seul, sans entraves; parce que ça lui plaisait, sans doute, d'avoir soif, d'avoir faim, de coucher dans les fossés et d'y trouver ses aises bien plutôt que de s'asservir. Il partait quand il voulait, s'arrêtait où ça lui convenait, travaillait quand il pouvait et se reposait à son gré. Il avait fauché le blé aux quatre coins de la France et engrangé plus de récoltes sur son chemin qu'il n'en pourrait compter.

Un jour, il était venu grossir l'armée des gueux que la misère ou la déchéance jette sur le sol empierré des routes en leur mettant sur le dos, pour tout bagage, une besace pour y resserrer leurs remords ou leurs rancœurs et dans la main un bâton de cornouiller pour se défendre contre les chiens de garde.

Car, le soir, à l'approche de ses pareils, le paysan sent comme un vent de menace souffler sur son bien, les dogues aboient, les enfants se sauvent, les femmes se signent, les hommes ferment leur porte. Et, pourtant, ni les uns ni les autres n'ont à craindre tant que le chemineau a du pain où planter son couteau.

Notre marcheur était arrivé à une sorte de bifurcation du sentier qu'il suivait et d'où se détachait brusquement, en angle droit, une autre sentine plus étroite. Celle-ci s'enfuyait à travers champs, vers la rase campagne d'où émergeait seulement, à une très grande distance, le remblai d'une voie ferrée reconnaissable à sa ligne ininterrompue de poteaux télégraphiques.

Quand, presque à ses pieds, quelque chose attira son regard.

Il s'approcha.

Un enfant qui dormait dans l'herbe...

Ce matin-là, on pouvait lire dans les journaux à « la dernière heure », l'émouvant fait divers qui suit :

UN ATTENTAT SUR LA VOIE FERRÉE

« Cette nuit, le train de voyageurs qui part de Bordeaux à 9 h. 45 du soir se trouvait à 2 kil. 500 de la gare de Chevilly. La ligne fait à cet endroit une courbe très accentuée. Quand une formidable secousse fit dérailler la locomotive et tout le convoi à sa suite. On parle de 45 victimes. Les secours, vu l'éloignement de toute agglomération, mirent quelque temps à arriver. De la première enquête à laquelle se livra le chef de train, il résulte que le tirefonds maintenant fixés les joints d'une aiguille avait été recourbé et que l'aiguille avait été calée par une grosse pierre évidemment apportée dans une criminelle intention.

« Le parquet d'Orléans a ouvert une enquête. »

Nous avons vu l'ancien forçat l'Arsouille se diriger en courant, comme pour aller chercher du secours, vers Cercottes, le village prochain, où effectivement avec des sanglots dans la voix et un frémissement qu'on pouvait mettre sur le compte de la commotion ressentie, il racontait, une demi-heure après, aux habitants réveillés en sursaut qui se précipitaient pour l'entendre, les premiers détails de la catastrophe.

Il se trouvait, se plaisait-il à répéter, dans la dernière voiture qui fut, en quelque sorte, épargnée, circonstance à laquelle il devait son salut, sans quoi il compterait peut-être lui-même au nombre des pitoyables victimes, lui, Richardson, lui, l'Américain rentrant en France, lui l'ex-roi des Conserves!

Et il faisait sonner ces appellations diverses comme pour se les apprendre à lui-même, se les rendre familières et n'avoir plus à s'en étonner d'ores et déjà en se les faisant appliquer par les autres.

Puis, sûr de lui, certain d'une impunité absolue, il s'enquit tranquillement d'un hôtel passable, où il pût, en attendant de pouvoir continuer son voyage, si effroyablement interrompu, constatait-il, se remettre d'une aussi poignante secousse dans un repos réparateur.

Quelques instants après, guidé, accompagné et accueilli à la façon d'un héros, il s'endormait à poings fermés dans un lit d'auberge.

De toutes les victimes, les unes déjà mortes, les autres expirantes, toutes plus ou moins atrocement écharpées, une seule était et devait rester méconnaissable, celle sur laquelle nous avons vu se précipiter l'Arsouille pour y opérer la substitution des portefeuilles; c'était Richardson, l'infortuné à qui, on s'en souvient, une minute de plus d'hésitation, à Bordeaux, sur le trottoir de la rue Sainte-Catherine, eût pu sauver la vie.

Le malheureux père ne devait avoir eu qu'une pensée au moment du télescopage : saisir vivement son fils et le lancer par le carreau ouvert sur le tertre du remblai, dont la terre amollie amortirait sa chute.

Tout cela venant à son esprit en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Mais, lui-même, le haut du corps en dehors du cadre de la portière, fut presque aussitôt dans cette fâcheuse position entraîné dans la chute de la voiture, une des premières, qui s'abattit sur le flanc, lui prenant la tête et le buste entre la charpente disloquée et le rude relief du ballast.

Le reste de l'élan, presque vertigineux, qu'avait le rapide, fit que les voitures, bien que se brisant sous le choc, parcoururent encore quelques mètres; le haut du corps du milliardaire y fut broyé comme entre deux meules.

L'enfant, tombé effectivement sur l'herbe du remblai, avait roulé et descendu la pente jusqu'au sol du champ qui bordait la ligne de chemin de fer.

Etourdi sur le coup, cela se conçoit, mais sans toutefois qu'il se fût blessé ni même meurtri dans sa chute, le pauvre gosse resta là un bon moment avant de savoir où il en était et ce qui lui arrivait.

Mais bientôt, les rumeurs, les cris, les plaintes, les appels et ce train qui flambait derrière lui sur le flanc de ce talus, cette vision de l'horrible lui causa, tout à coup une frayeur si exorbitante et si naturelle que se redressant sur ses petites jambes, il se mit à se sauver à travers la campagne en criant : « papa! papa! »

Pendant combien de temps courut-il ainsi?

Sans doute jusqu'à ce que la fatigue le prît et qu'il ne vit plus, n'entendit plus rien du spectacle abominable qui l'avait affolé.

Se laissant tomber enfin, le fils de Richardson, désormais orphelin, fut terrassé par le sommeil.

Grande fût la stupéfaction du chemineau en voyant ce petit être endormi, seul, perdu en pleine campagne.

Qui était-il? à qui appartenait-il? comment se trouvait-il là?

Quels parents assez négligents pouvaient l'avoir égaré?

Quels parents assez coupables pouvaient l'avoir abandonné?

Le chemineau s'agenouilla et regarda l'enfant de plus près.

C'était un mignon garçonnet de quatre à cinq ans, coiffé d'une petite casquette en drap, dite « jockey », comme les transatlantiques en affectionnent pour voyager, et revêtu d'une sorte de courte robe-manteau en étoffe de laine grisaille souillée de terre et lacérée d'un certain nombre d'accrocs faits aux ronces au cours de la chute que nous connaissons.

Aucune indication qui pût le faire reconnaître, ni marque ni papier, contrairement à ceux que souvent les parents indignes épinglent aux petiots qu'ils abandonnent.

— Diable! pensa le chemineau, quelle singulière trouvaille! Qu'est-ce que je vais faire? Je ne peux pourtant pas le laisser là... réveillons-le toujours.

Et, gentiment, bien gentiment, presque avec des caresses, l'homme des routes éveilla la petite créature.

L'enfant ouvrit les yeux.

Son regard étonné se promena autour de lui, puis s'effraya de cette figure inconnue et hirsute qui se penchait sur lui.

Et pourtant ils lui souriaient ces deux bons yeux avec toute la douceur dont ils étaient capables.

— Papa! papa!

— Oui, ton papa... où est-il, ton papa?

— Papa! papa! répétait l'enfant qui se mit à pleurer.

Le chemineau se redressa et la main abritant ses yeux du soleil déjà chaud, il inspecta longuement la campagne autour de lui.

Nul être humain ne s'apercevait.

L'enfant était bien ou perdu ou abandonné!

L'homme des moissons prit son parti. Il fallait emmener cet enfant jusqu'à Cercottes où il s'arrêterait et prendrait des informations; peut-être arriverait-il à découvrir quelque chose.

Cherchant alors des intonations rassurantes et des inflexions de voix paternelles :

— Veux-tu venir avec moi, petiot? demanda-t-il au pauvre gosse dont les larmes ne tarissaient pas.

— Papa! papa! c'est tout ce que l'enfant répondait.

Alors, doucement, bien doucement, il souleva le petit et le mit debout, puis le soulevant dans ses bras robustes où il l'installa le plus commodément qu'il pût :

— Viens avec moi, dit-il, et n'aie pas peur, va! Nous allons le retrouver, ton papa!

Sans se douter qu'il s'engageait à l'impossible, le chemineau se remit en route avec son précieux fardeau.

Tout en cherchant à distraire son jeune compagnon dont le chagrin se calmait et reprenait par intermittence, il parvint enfin aux premières maisons de Cercottes.

Là était une sorte de débit où les charretiers et les travailleurs de la terre s'arrêtaient volontiers au passage pour boire un verre de vin et manger un morceau.

— Qu'est-ce que l'on vous sert? questionna le cabaretier, un gros roux à la face rubiconde.

— Un demi-litre de rouge, deux sous de pain et quatre sous de saucisson.

C'était moins pour boire et pour manger que pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire.

L'enfant s'était rasséréné un peu et c'est d'une voix plus tranquille qu'il répéta encore, une fois qu'ils furent assis à une table :

— Papa! papa!

— C'est à vous cette petite graine-là? demanda le patron du débit en apportant ce qu'on lui avait demandé.

— Oui, répondit de prime-abord le chemineau, pour éviter d'avoir à donner toute explication avant de s'être informé.

— Et vous allez vous embaucher quelque part par là? continua le cabaretier curieux par état.

— Oui, déclara le routier qui, par expérience, savait qu'il fallait toujours aux pauvres gens de sa sorte un but à avouer, sous peine de passer pour un louche vagabond. J'ai entendu dire qu'on avait besoin de bras à quelques sabotées d'ici et comme les miens sont toujours à louer quand il y a de la besogne à abattre...

Le commerçant avait déjà regagné son comptoir.

Un homme du village entra.

— Eh bien! en voilà une catastrophe! annonça-t-il, à peine sur le seuil, avec l'empressement des gens informés, toujours satisfaits d'avoir à en apprendre aux autres.

Et sans même attendre qu'on le questionnât, il raconta, avec prestesse et verbiage, ce qu'il savait du tragique événement au courant duquel sont nos lecteurs.

Le chemineau avait presque sursauté à la terrible nouvelle, qui lui suggéra aussitôt l'idée que l'enfant recueilli par lui pouvait bien être un malheureux petit « rescapé ».

Mais en homme avisé il n'en laissa rien paraître, écouta d'abord tranquillement, puis questionna adroitement, tâcha de savoir si quelque disparition d'enfant n'avait pas été signalée.

Mais il n'apprit rien de tel.

Et il se replongea dans ses réflexions.

Certes le plus simple serait de conduire le petit perdu à la mairie et d'y faire sa déclaration.

Mais le croirait-on?

La société est toujours méfiante envers les pauvres hères et les miséreux.

Ne le soupçonnerait-on pas de quelque manœuvre malhonnête? D'avoir volé l'enfant? peut-être pire? de ne pas être étranger, qui sait? au malheur arrivé?

Pour s'expliquer toutes ces pensées qui assiégeaient son esprit, il faut connaître la triste existence que mènent ces coureurs de grand'route, et le plus grand nombre, pourtant, ne mérite guère d'être sans cesse en butte aux rebuffades cruelles et aux propos injustes.

Un vol se commet-il dans une ferme? c'est un chemineau, dit-on de suite, qui l'a perpétré.

Un incendie se déclare-t-il dans une masure ou une meule? c'est encore au compte d'un chemineau.

Un crime est-il découvert? toujours le chemineau...

Le nôtre qui n'avait rien pourtant sur la conscience, eût peur de la malignité des gens.

Et puis, de deux choses l'une.

Ou les parents survivaient à la catastrophe, et ils se feraient connaître dans les journaux, en enquêtant sur le sort de leur petit, et alors il serait heureux d'aller le leur rendre lui-même.

Ou c'était, désormais, un orphelin que l'Assistance publique, cette marâtre qui croit être bonne mère, enverrait dans un de ces hospices où les innocents déshérités de la vie ne sont plus guère que des numéros, où on les revêt de costumes grossiers, où on les mène et on les parque par bandes en les sustentant misérablement.

Le chemineau paya, se leva, reprit l'enfant qui se laissa faire machinalement et partit avec lui.

Ayant à traverser la ligne de chemin de fer dont Cercottes est distant d'un kilomètre environ et voulant en éviter la gare, il traversa le village en oblique pour aller retrouver plus haut le passage à niveau.

Le petiot marchait à ses côtés.

Tout à coup, au moment précis où ils arrivaient à un croisement de routes, une automobile débouchant à toute vitesse se jeta presque dans eux...

L'enfant roula sur le sol.

. . . .

L'Arsouille, que nous avons laissé se disposant à passer le reste de la nuit dans un lit d'auberge, s'était réveillé calme et dispos, d'un sang-froid terrifiant et, non seulement sans le moindre remords, mais sans la moindre conscience de l'étendue de son forfait.

Bien mieux, l'avenir souriait à cet affreux gredin qui se trouvait désormais, par son crime même et suivant son abominable calcul, à la tête d'une fortune immense et d'un nouvel état civil ; deux choses qui allaient lui permettre de jouir de la considération et de l'estime de tous les honnêtes gens, et cela pendant le restant de sa vie, — il le croyait fermement du moins.

Une ombre, seule, traversa un instant l'horizon entrevu.

Il pensa au Beau Môme.

Pourvu que le jeune escarpe ne se fût pas laissé prendre bêtement la main dans les poches des victimes!

Et s'il avait réussi comme lui à s'échapper sans incident fâcheux et à dépister tout soupçon, pourvu que, plus tard, il ne réapparût pas devant son complice enrichi, avec la menace à la bouche et le marché en main pour payer son silence!

Mais l'Arsouille n'était pas homme à s'effrayer de l'incertain.


Grande fut la stupéfaction du chemineau en voyant ce petit être endormi seul, en pleine campagne.

Il chassa toute inquiétude et, sans réserve, entra de suite dans la peau de son nouveau personnage.

— N'oublions pas, se dit-il, avec un sourire satisfait, que je suis, maintenant, sir Richardson.

On frappa à la porte de sa chambre.

Le malfaiteur ne pût s'empêcher de tressaillir.

Mais, se reprenant aussitôt, il ouvrit.

C'était son hôtelier.

Après s'être informé de la santé de sir Richardson et de la façon dont il avait passé les dernières heures de cette épouvantable nuit, celui-ci lui dit :

— Cher monsieur, mis au courant de l'affreux contretemps qui a si violemment interrompu votre voyage et dans le désir de vous venir en aide, le baron André de Laroche, dont le château est au bout de cette rue, vous fait informer qu'il met sa voiture automobile à votre disposition ; trop heureux, a-t-il ajouté, d'être agréable à un gentleman dans votre situation.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du meurtrier.

Tout lui réussissait, décidément ; cette proposition, qu'il acceptait avec empressement, allait lui permettre de s'éloigner au plus vite de ces parages.

L'automobile l'attendait en bas.

Le chauffeur ôta sa casquette :

— J'ai mission dit-il, respectueusement, en ouvrant la portière, de conduire monsieur où monsieur voudra, soit à Étampes pour y reprendre un express, soit à Paris à la porte même de l'hôtel que monsieur voudra bien me désigner.

— En ce cas, à Paris, au Grand Hôtel, le plus vite possible. Je vous en récompenserai.

C'est cette automobile sur le chemin de laquelle venaient de se trouver ceux que nous pouvons appeler, dorénavant, nos deux amis.

La brutalité avec laquelle l'enfant avait, en quelque sorte, été happé au passage, arracha un formidable juron au chemineau qui se précipita.

Par un de ces miracles incompréhensibles, le petit était déjà debout et, sans aucun mal, au milieu de la route, regardait s'éloigner l'auto dont le conducteur ne s'était sans doute aperçu de rien.

La voiture n'avait pas touché le petit corps et le violent déplacement d'air avait dû, seul, renverser l'enfant dans la poussière.

Le visage terreux du chemineau avait pris un ton de vieille muraille, en pâlissant d'émoi et dans ses prunelles claires où se reflétait une bonté de gros chien de garde un éclair avait passé.

Levant son bâton dont il menaça, de loin, la voiture maudite :

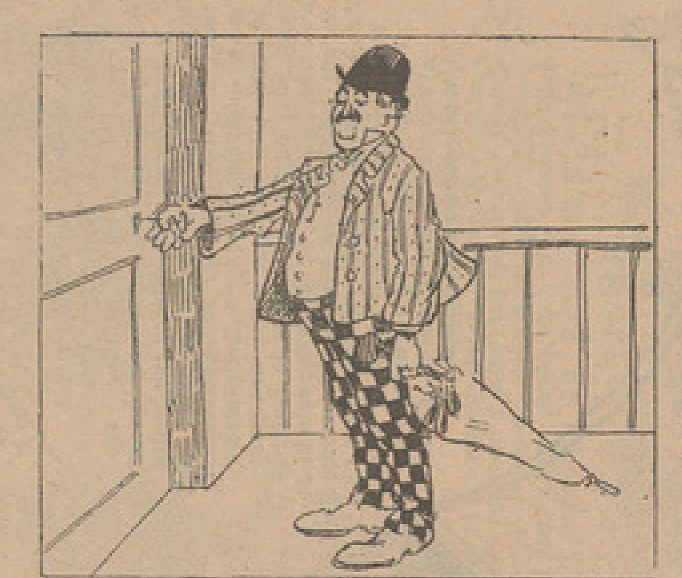
— Ces misérables ne se sont même pas retournés! cria-t-il, presque en furie. Ont-ils donc un cœur d'assassin? Allez! Allez! au bout du fossé la culbute!

Et soulagé après avoir proféré ce blasphème prophétique, notre brave saisit l'enfant dans ses bras.

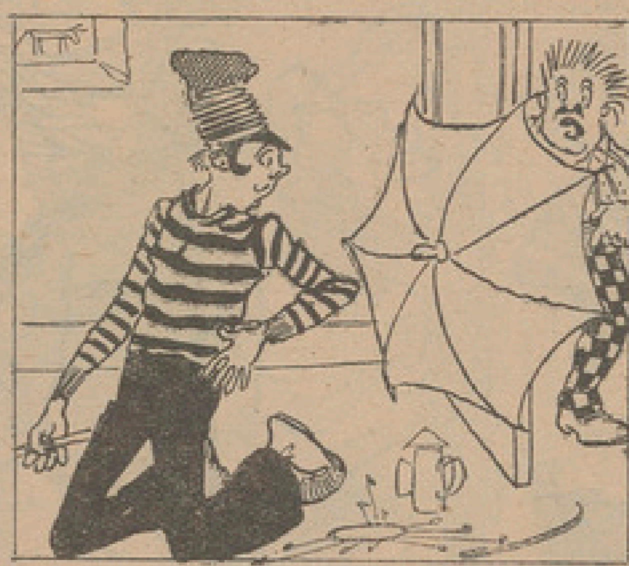
— Allons! c'est dit. Me voilà papa, à présent.

(*A suivre.*) A. PAJOL.

LE REVOLVER



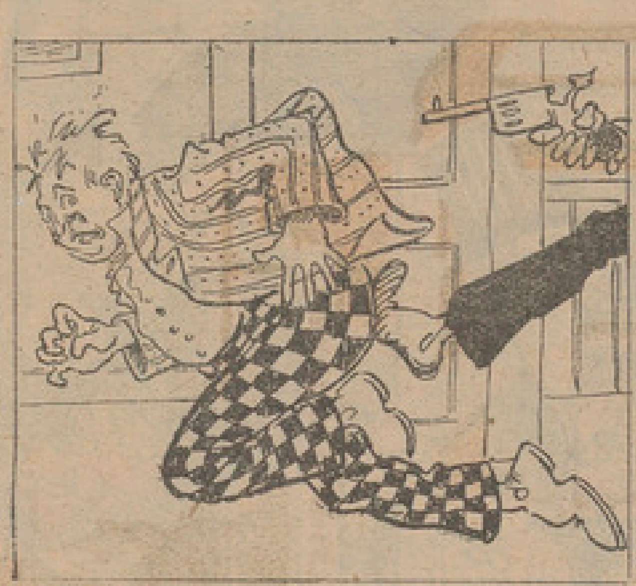
Le brave M. Table, rentrait tranquillement chez lui.



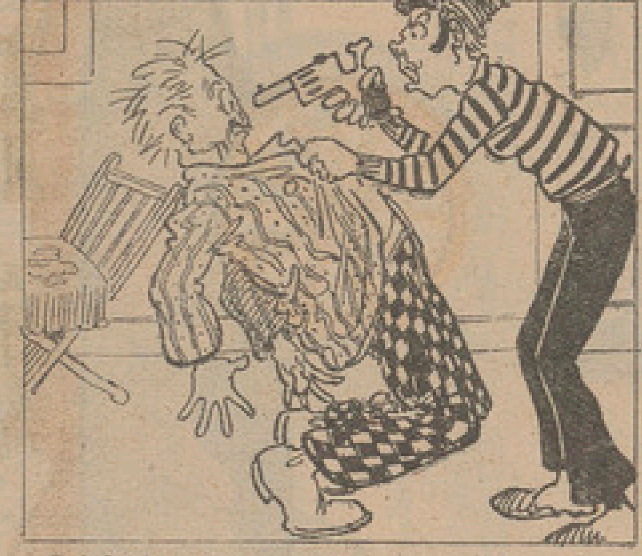
Oh stupeur ! à peine eut-il ouvert la porte qu'il aperçut un audacieux cambrioleur en train de fouiller consciencieusement ses meubles.



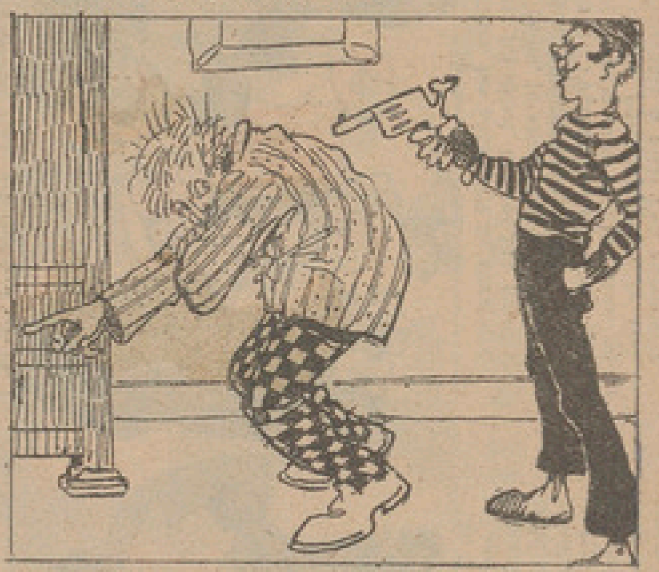
Son premier mouvement fut de s'enfuir, mais Percecoffre, le cambrioleur ne lui en laissa pas le temps et le happa à la volée par son veston...



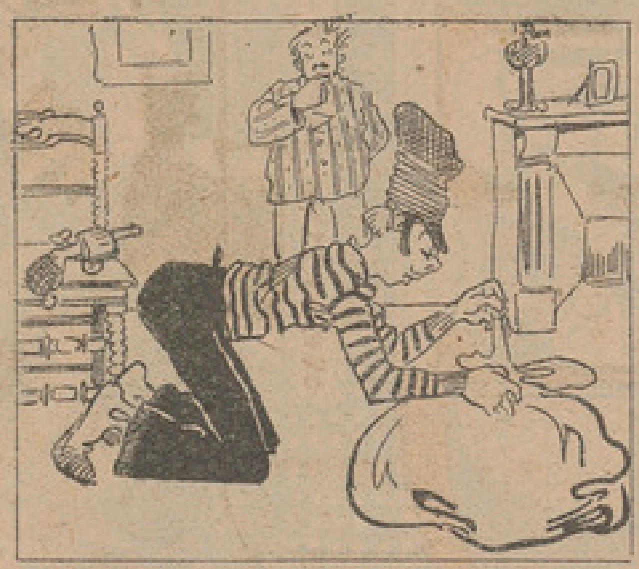
. le priant poliment de rentrer lui parler...



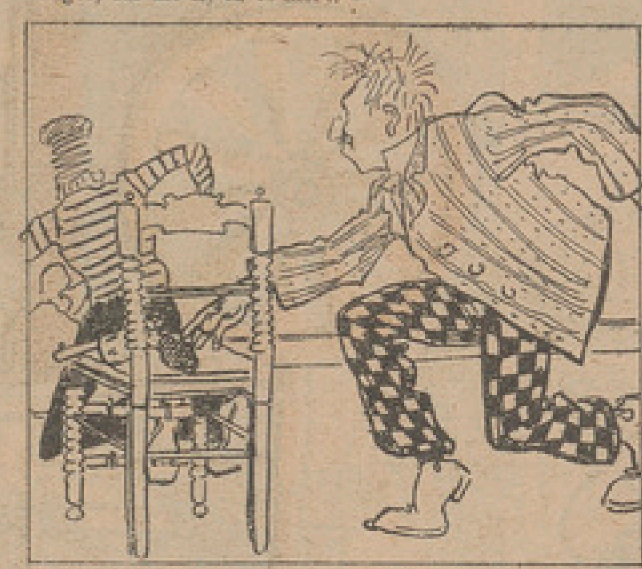
Puis lui braquant un revolver sous le nez : « Si tu bouges, lui dit-il, tu es mort. »



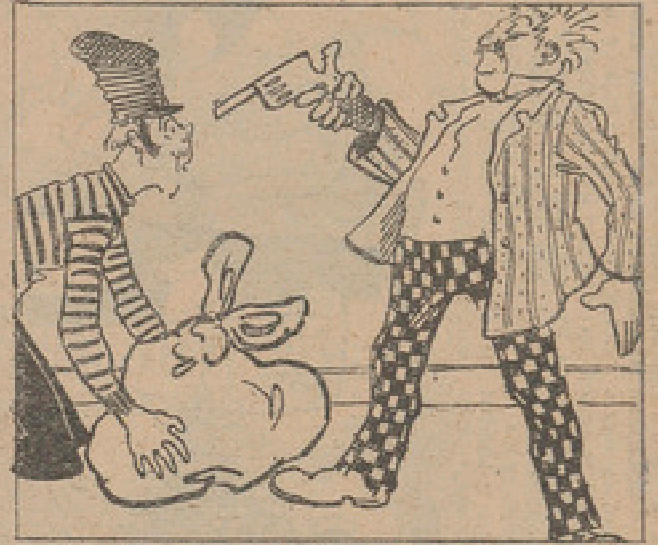
M. Table sous la menace du revolver, lui indiqua complaisamment tout ce qu'il y avait à voler chez lui.



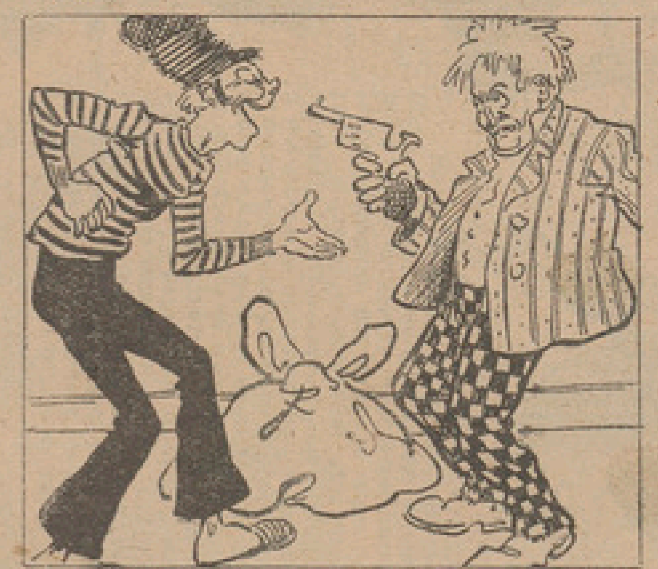
Quand Percecoffre jugea sa petite récolte suffisante il posa son revolver sur une chaise et se mit à emballer son butin.



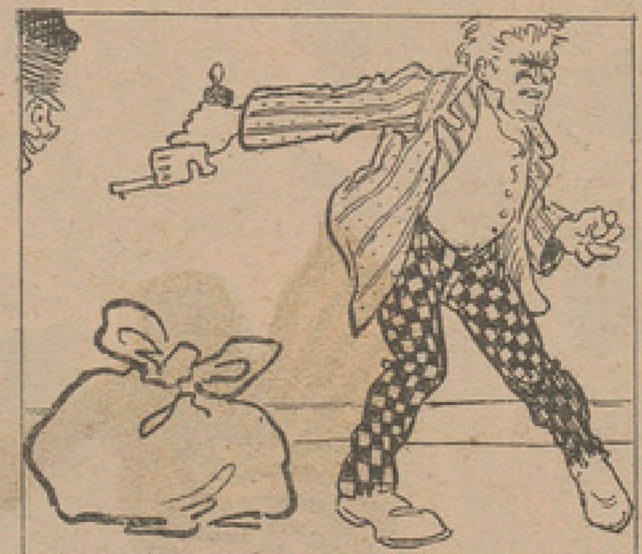
M. Table vit ce geste avec joie ; et profitant de l'inattention du bandit à son égard, il se glissa avec des précautions d'apache et saisit l'arme.



Prenant alors un air de matamore : « Un mouvement, un seul, canaille et je te tue comme un vulgaire lapin, » s'écriat-il dans un grand geste tragique.



Mais Percecoffre, au lieu de se démonter, partit d'un éclat de rire sonore : « Tire donc si tu l'oses, imbécile. »



M. Table avait horreur de verser le sang de ses semblables ; mais, devant un tel cynisme, il n'hésita plus et pressa la gâchette en fermant les yeux.



N'entendant aucune détonation, il regarda et constata avec stupeur que le revolver qui l'avait tant effrayé était en carton, c'était un revolver éventail, pendant que Percecoffre, secoué d'un fou rire, s'en allait avec son balu...

LE PARDESSUS DE M. PAMOISON



UN ÉCRITEAU MAL PLACÉ

M'sieu Pancrace, le tenancier de l'auberge du Soleil de Radium, est un commerçant truqueur. Au village, les occasions de faire des recettes sont plutôt rares. C'est compréhensible : le paysan, qui trime dur, sait que l'argent est difficile à gagner et, par conséquent, a le porte-monnaie tellement récalcitrant que l'ouverture en semble nickelée.

Mais, maître Pancrace, paysan lui-même, connaît le fort et le faible de ses congénères ; leur faible, c'est la gourmandise. Aussi, sachant qu'ils débourseront sans trop rechigner la piécette blanche, sous condition de récupérer la valeur de leur dépense par un bon gueuleton, résolut-il un jour d'essayer de faire la mirifique recette.



Mme Pancrace élevait avec amour un énorme dindon qui faisait l'admiration de tout le pays. Elle y tenait, à son volatile ! Mais son mari réussit à la convaincre qu'en sacrifiant la bête il en rejaillirait sur eux la gloire, car cela ferait une savante réclame à l'auberge, et profit, car la façon dont il voulait débiter l'animal serait d'un bon rapport.

Ayant obtenu l'assentiment de sa ménagère, Pancrace, se souvenant qu'il avait lui-même recrépi un mur de sa maison, mit à contribution ses talents de barbouilleur et composa une pancarte dont voici le libellé :



Le dindon ici présent sera rôti demain dimanche et mangé à midi. Prix du repas : 1 franc, service compris. Afin de ne pas le détériorer, il est défendu de toucher à l'animal.



— A présent, dit maître Pancrace à son épouse, j'allions faire promener ch'ti bestiau dans tout l'pays, d'avec c't'écriteau collé sur lui, et tu verras qu'not' auberge s'ra comble.

Et il se mit à enduire consciencieusement de colle l'envers de la feuille de papier, en supputant la recette probable. Lui et sa femme firent le calcul que le dinde fournirait bien trente portions copieuses, et, en mettant en ligne de compte les apéritifs variés qui seraient consommés, sans oublier les cafés et pousse-cafés, la recette ne pourrait pas faire moins que d'être formidable.

Sur ces entrefaites, arrive maître Opolitain, le garde champêtre.

Pancrace pose vivement l'affiche enduite de colle sur une chaise pour offrir une tournée au dispensateur des contraventions. Celui-ci prend une chaise, et c'est justement celle sur laquelle a été déposée la pancarte sur laquelle il s'asseoit. Puis, après un second verre, le père Opolitain se lève pour faire sa tournée quotidienne et part après avoir serré la main de l'aubergiste.

Au bout d'un moment, Pancrace songe à la réclame qu'il veut faire et cherche son affiche partout ; sa femme et lui se livrent à une véritable perquisition sans réussir à mettre la main sur le placard, ce qui n'est pas drôle, car pour composer à nouveau une nouvelle affiche, il faut du temps, le talent qu'a l'aubergiste pour faire la lettre étant plutôt minime. Le père et la mère Pancrace se font un mauvais sang du diable : il serait l'heure de balader le dindon et son écriteau, car c'est le moment où les paysans rentrent des champs.

Cependant, ils avaient bien tort, les honorables aubergistes, de se faire de la bile. A leur insu, la réclame se faisait toute seule.



En effet, maître Opolitain s'était assis sur la pancarte, qui, enduite de colle, s'était adaptée sur ses formes rebondies, et, sans s'en douter, il faisait l'homme-sandwich à travers le pays, bientôt suivi par toute la population qui s'esclaffait sur son passage.

Pour commencer, les éclats de rire qu'il entendait le firent loucher à droite et à gauche sur sa tenue à laquelle il ne trouva rien d'anormal, mais bientôt il ne put douter que ce ne fût lui la risée de ses concitoyens.

Lui ! le premier magistrat du village après le maire, les adjoints et les conseillers municipaux ! Lui ! qui faisait loi, et aussi le dindon, sans s'en douter.

Cette gaîté intempestive ne pouvait durer sans qu'il en sache la cause : en coup de vent, il pénétra donc chez le maître d'école, homme sérieux, qui lui dit ne rien comprendre aux rires de la population.

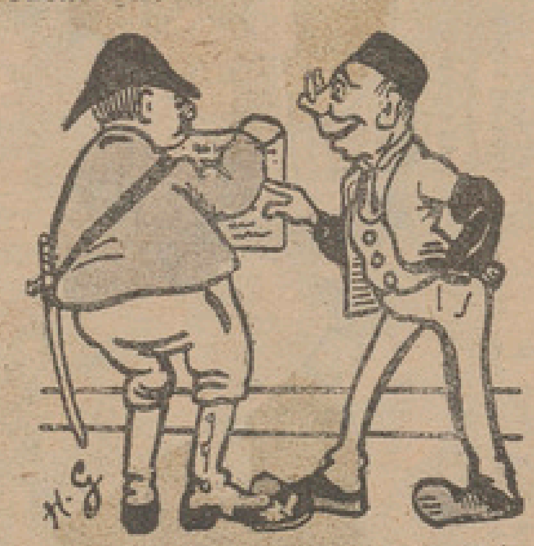


Sur cette réponse, le garde champêtre se retourne et, tout saisi, entend le maître d'école qui, à son tour, pouffait.

Ce dernier le fit entrer dans sa maison et, toujours riant, lui arracha l'écriteau.

Dès qu'il l'eut vue, le garde s'écria :

— Comment ! on ne m'a pas arraché ça ?



— Personne n'a osé, dit l'instituteur. Voyez donc : l'affiche défend de toucher à l'animal.

Le peu de gens qui n'avaient pas vu la pancarte furent bien vite au courant de la chose, et chacun se fit une pinte de bon sang ; principalement les Pancrace qui, le lendemain, virent la foule, mise en gaieté par l'affichage original, envahir leur établissement, où le vrai dindon, cuisiné à point, fut trouvé exquis et donna lieu à de nombreuses libations d'où découle une grosse recette.

GONEL.



CIGARES A BON MARCHÉ



— Pardon, m'sieu l'borgois, voudriez-vous avoir l'obligeance d'être assez aimable pour donner un peu d'feu à ma pipe?



« Parce que moi, voyez-vous, j'peux pas sentir les allumettes : ça m'fait tousser.
« Il sent bon, votre mégot !

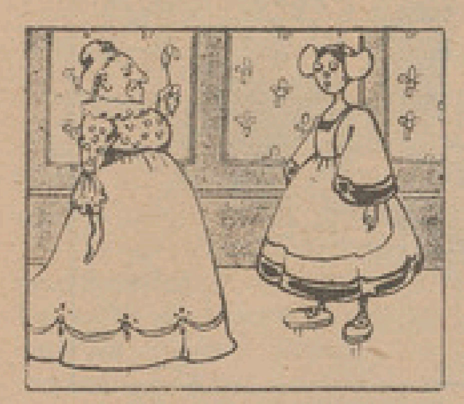


« J'vous d'mande pardon, j'm'perçois que j'me suis trompé. Mille excuses.
« Il est richement bon, votre mégot !

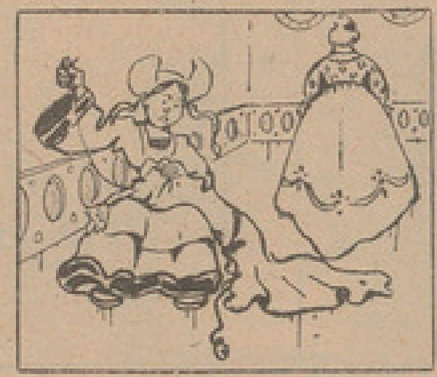


« Hein ! qu'est-ce que vous dites ? Ça réussit toujours. C'tégal, pour un bon mégot, c'est un bon mégot :

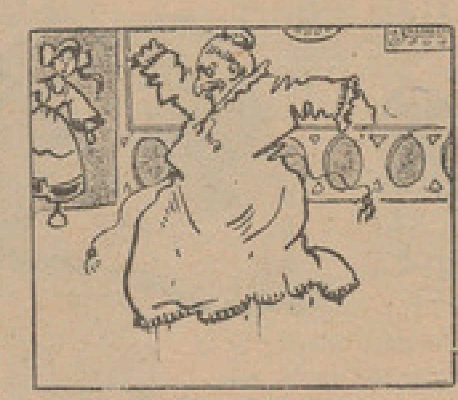
LES ERREURS DE SÉGOVIE



La vieille baronne de Cherchenoise vient d'engager une nouvelle bonne. Il est vrai que ce n'est pas la perle des perles, mais plutôt ce qui sert de gite à la perle. « Ségovie, lui dit la baronne, voici mon peignoir... »



« ... il est décousu. Je n'ai pas le temps de vous dire où. Voyez les trous vous-même et faites vite. » Ségovie prend le peignoir et coud les trous le plus consciencieusement du monde.



Mais la baronne ne put, malgré ses efforts, le passer. « Malheureuse ! mais vous avez cousu les manches et le bas ! — Ben, madame, dit la fille, j'ai cousu tout ce qui était trou ! »



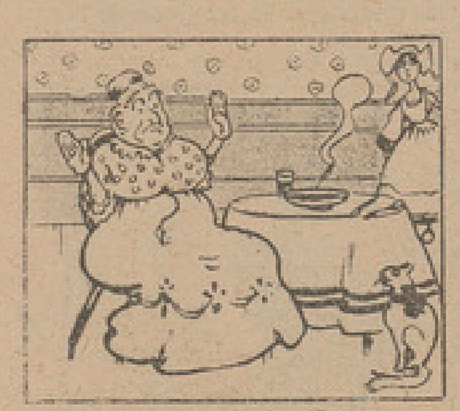
« C'est bien, dit la baronne. Allez préparer le déjeuner. Veillez à ce que l'eau chante avant d'y mettre les œufs et faites réduire la sauce du caneton. Qu'elle soit bien liée, n'est-ce pas ? »



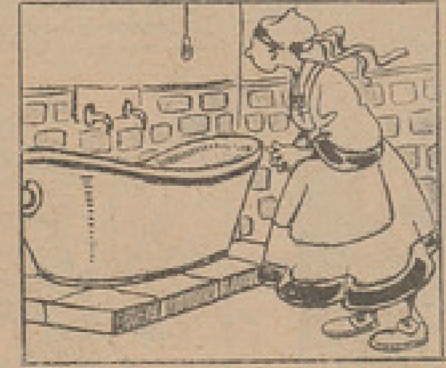
Ségovie demeurant dans la cuisine un temps infini, la pauvre baronne se décide à l'aller chercher. Elle la trouve l'oreille tendue vers le fourneau, en train d'écouter...



« Madame, dit-elle, ça fait un sale bruit, mais ça ne chante pas. Pour la sauce, j'en ai mangé la moitié pour la réduire, mais pour la lier, c'est bien impossible ; j'ai essayé avec une ficelle, ça ne tient pas. »



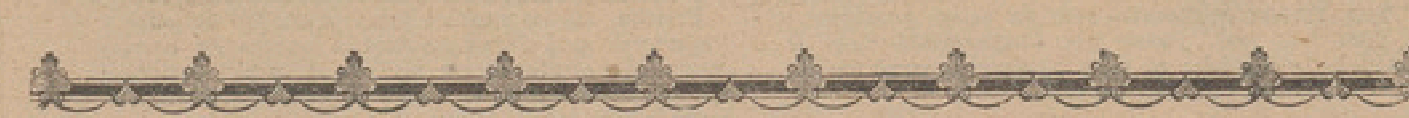
Mme de Cherchenoise fait un repas ignoble. Elle rappelle Ségovie : « Allez, dit-elle, faire mon cabinet de toilette que vous avez oublié. Courez, ma fille. » Ségovie y court et reste ébahie dans ce lieu étrange.

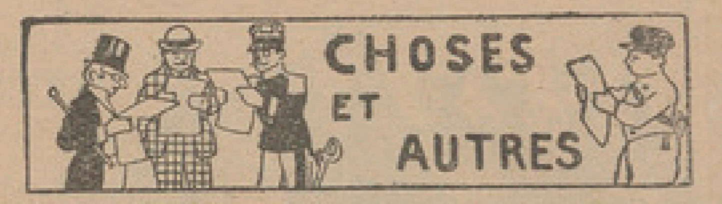


La baignoire pleine d'eau l'attire. « Pargué ! dit-elle, c'est le réservouer de la maison. Ici, ça doit être une autre cuisine : v'là un réchaud, d'la farine dans une boite et des liqueurs dans les flacons. »



« Mais remplissons d'abord de c'te bonne eau, qu'est pas si frouède que l'autre, les carafes de la salle à manger ! »





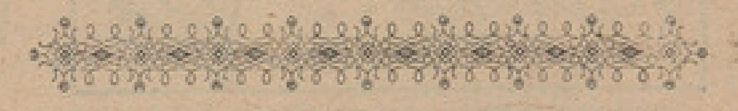
LE GOUFFRE LE PLUS PROFOND DU MONDE

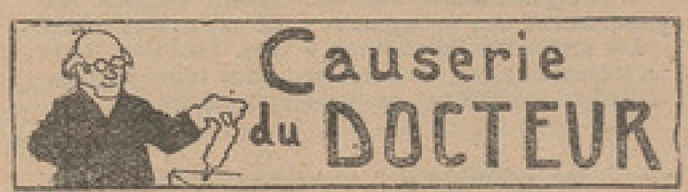
On sait que le prince de Monaco est le créateur d'une science nouvelle : l'Océanographie. Ses explorations ont révélé des monstres et des gouffres sous-marins jusqu'alors insoupçonnés.

Il y a quelque temps, il entreprit une campagne d'exploration et de sondage dans les grandes mers du globe.

Les plus grandes profondeurs reconnues dans l'océan Indien sont 3,350 mètres, et 3,700 mètres dans l'océan Pacifique.

Dans l'Atlantique la sonde a atteint des profondeurs plus considérables, 6,000 mètres. Dans cette mer, à quelque distance de l'embouchure du Rio de la Plata, on a mesuré la profondeur maxima : 14,000 mètres ; c'est-à-dire trois fois la hauteur du Mont-Blanc. On peut s'imaginer la pression formidable et quelle obscurité, plus terrible encore, doivent régner dans ce gouffre, dont nul ne pourra jamais arracher le secret.





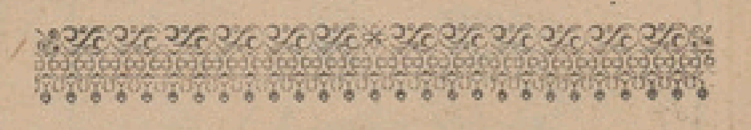
Boisson nutritive du docteur Sringer.

Les convalescents de fièvre, les personnes lymphatiques, les enfants sujets à la gourme, etc., se trouveront bien de l'usage de la boisson suivante, appelée par son auteur : « Décoction de céréales ».

Une tasse le matin aux adolescents qui grandissent et qui ont besoin d'une abondante quantité de matériaux de bonne qualité pour aider au développement de leurs organes :

« Dans 4 litres d'eau mettre 2 cuillerées à soupe de chacune des substances suivantes : blé, avoine, orge, seigle, maïs, son. Faire bouillir à feu doux pendant 3 heures, en ajoutant de l'eau, si c'est nécessaire, de façon à obtenir un litre de boisson ; on passera à travers un linge fin ou un tamis. On pourra en prendre une tasse le matin à jeun, ou en mangeant, elle remplacera toute autre boisson.

Dr. E. M.





GELÉE DE FRAMBOISES

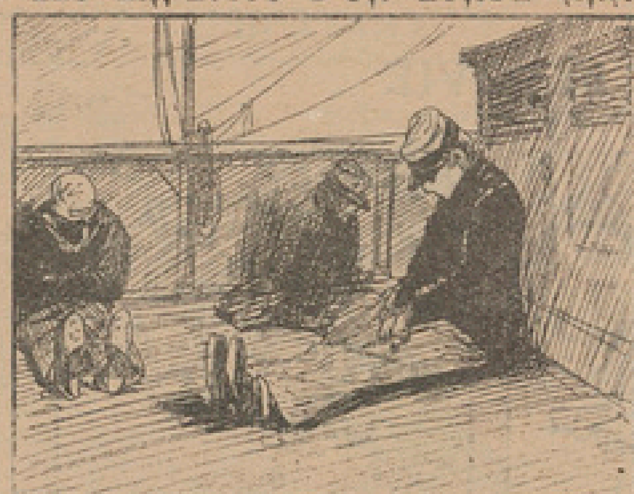
Prendre des framboises bien saines, ôter la queue, ajouter égale quantité de sucre et mettre sur feu doux tout d'abord, puis activé petit à petit. Il faut environ l'heure d'ébullition, après quoi passer la gelée à travers un tamis très fin, et mettre en pots.

FRIDOLIN LA FORTE TÊTE, OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ (Histoire émouvante et véridique) (*Suite.*)



Fridolin, engagé volontaire au 9e dragons, vient d'être condamné à deux années d'emprisonnement dans un pénitencier d'Afrique pour avoir envoyé un terrible coup de tête dans l'estomac de son maréchal des logis à l'occasion du service.

Compris dans le premier convoi, Fridolin, enchaîné à un autre prisonnier, fut dirigé sur Marseille....



....et embarqué à destination d'Oran. Relégué sur le pont du navire, sans pouvoir faire un mouvement, le malheureux passa des heures terribles. « Tout ça pour une bêtise d'une minute ! » se disait-il avec amertume. Et déjà, dans son cœur, des sentiments de vengeance mêlés à un grand désespoir commençaient à poindre.



Non loin d'Oran, la mer se déchaîna avec violence. Trempés jusqu'aux os, les prisonniers poussèrent des hurlements de révolte. Ah ! s'ils n'avaient pas été enchaînés !... comme ils eussent balancé leurs chefs par-dessus bord et pris la direction du vaisseau pour se transformer en pirates ! Mais le vent s'apaisa.



Oran apparut bientôt avec ses maisons blanches resplendissantes sous les rayons du soleil subitement revenu.

Les prisonniers descendirent à terre. Sans leur laisser un instant de repos, ils durent prendre le train pour Aïn-el-Hadjar, escortés par des tirai leurs indigènes.



A Aïn-el-Hadjar, le capitaine du pénitencier étant absent, ce fut un sous-officier, le sergent Durixi, qui reçut les prisonniers. A chacun il dit son petit mot et je vous prie de croire que ce n'était pas un petit mot d'amitié. A Fridolin, il servit ce petit discours :

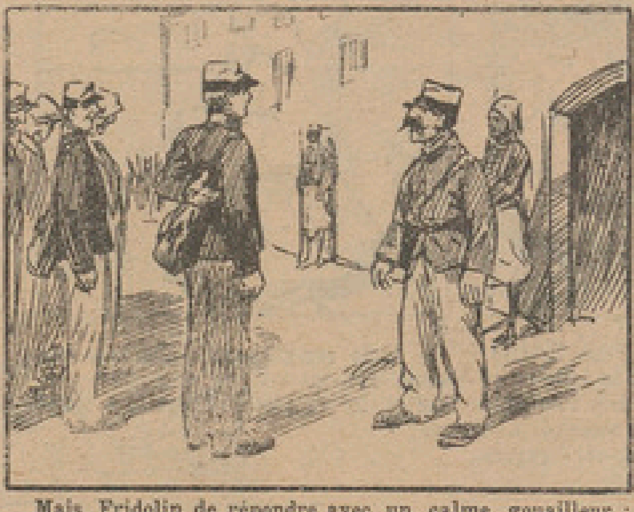


« Ah ! vous êtes condamné pour avoir envoyé un coup de tête à votre maréchal des logis ! Parfait, parfait ! on vous aura à l'œil, mon gaillard ! on vous fera goûter à de certaines petites distractions qui auront vite fait de vous mater. Et puis si vous voulez encore jouer de la tête, moi je jouerai de ce petit joujou. »

Et le sous-officier corse montra son revolver.

Fridolin ne put s'empêcher de lever les épaules, geste irrespectueux qui fit bondir le sergent.

« Misérable ! vous avez osé lever les épaules !... »



Mais Fridolin de répondre avec un calme gouailleur : « C'est pas vrai, j'avais une démangeaison dans le dos ! » Le sous-officier en resta abasourdi, tandis que les autres prisonniers riaient sous cape.



Fridolin, dès les premiers jours, n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'il n'était pas dans la manche du sergent Durixi. Les corvées les plus pénibles et les plus humiliantes lui furent imposées. Comme il était peu patient et avait la tête près du bonnet, il en eut vite assez.



« Autant essayer de m'évader et risquer mille fois la mort que de rester deux jours de plus ici !... se dit-il avec rage. Je sens trop que je ferais un malheur. »

Et, quoique surveillé étroitement, il résolut de profiter de la première occasion qui se présenterait. Il le déclara même à un de ses compagnons.



Ce fut une très grosse imprudence. Ce compagnon était, en effet, un misérable mouchard qui n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter ce propos au sergent Durixi. « Oh ! oh ! s'écria le sous-officier, le Parigot veut une occasion de se tirer des pattes ? Mais nous allons la lui fournir de suite !... »



Et, avec intention, il laissa traîner sur le passage de Fridolin une lime, une bonne lime, dont les dents devaient venir à bout des plus solides barreaux. La haine de ce sergent pour Fridolin était si grande qu'il n'hésitait pas à lui donner les moyens de s'évader pour avoir le plaisir de le pincer et de lui faire attraper une forte punition.

(Dans le prochain numéro, nous verrons Fridolin tentant de s'évader, tandis que le sergent Durixi le guette dans l'ombre.)

ANECDOTES

Amateur de musique.

Le célèbre musicien sir Charles Hallé racontait il y a quelque temps l'amusante anecdote suivante :

« C'était à Port-Elisabeth (Afrique méridionale). Je donnais un concert. La salle de spectacle se trouvait dans un quartier peuplé d'oies, de canards, de porcs et d'ânes.



« La nuit étant très chaude, on laissa les portes ouvertes.

« J'avais déjà exécuté la première partie de mon programme, quand j'eus l'idée de chanter le célèbre lied allemand qui commence par ces mots : « Frère, si tu passes par ici », et qui se termine par ainsi : « Frère, frère, dis oui ! » En allemand on traduit par : « Bruder, sage ia. »

« Je venais de lancer la dernière note de ce ia final, lorsqu'un âne, montrant sa tête à la porte de la salle, se mit à pousser des i... a... i... a... sonores !

« Ce fut un éclat de rire général. La femme du commandant de la garnison eut une crise de nerfs; quant au commandant lui-même, il vint vers moi les yeux pleins de larmes, il me dit :

« — Mon cher Hallé, si vous voulez qu'on vous prenne au sérieux en Afrique, laissez donc désormais votre frère à la maison. »

Incompris.

Mme Citrouille donne une grande soirée à l'occasion des fiançailles de sa fille avec M. Buse, charcutier. Après le diner les langues se délient,



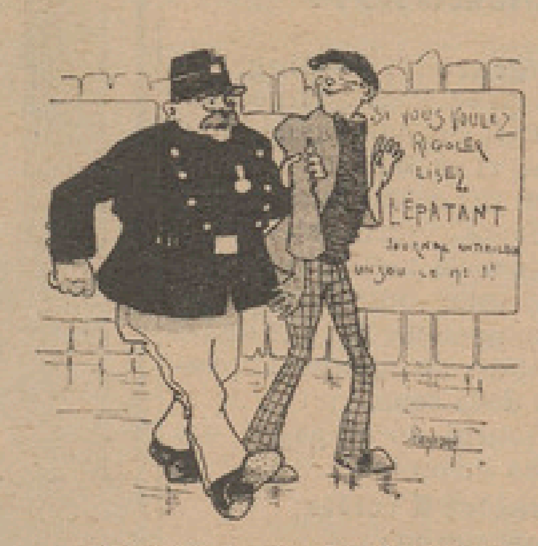
chacun y va de sa petite chanson; et tout le monde semble bien s'amuser. Seul, à l'écart, un jeune homme ne prend pas part aux jeux et reste rêveur. Mme Citrouille le remarque



LE MALADE. — Docteur,... j'ai fait une grosse bouteille en buvant froid...

LE DOCTEUR. — Une grosse bouteille ! Diable !... faudra me faire voir ça c'est un cas très intéressant !





— Allons, marchez et plus vite que ça !...

— Mais M'sieur l'agent, je ne peux pas marcher puisque je suis arrêté !...





— J'vois que vous voulez vous payer ma tête ?...

— Môssieur, je suis père de famille, je ne fais jamais de dépenses inutiles !...

ANECDOTES

et le prend en pitié, elle s'approche et d'un air protecteur :

— Eh bien, jeune homme, on ne rit donc pas comme tout le monde ?

— Oh ! mais si, madame.

— N'est-ce pas qu'on s'amuse bien ?

— Mais follement, madame !

— Mon futur gendre m'a beaucoup parlé de vous, il vous estime, que faites-vous donc ?

— Mon Dieu ! madame, je suis poete.

— Quoi ! vous êtes.

— Poète, madame.

— Pauvre garçon ! poète !

Et après l'avoir longuement considéré d'un air navré :

— Enfin, il n'y a pas de sot métier !

Sauvé par un point.

Voici un fait scrupuleusement historique qui s'est passé sous le règne de Nicolas Ier.

Un officier, très grand seigneur, avait trempé dans un complot contre son souverain.

Il fut trahi, arrêté et condamné à la déportation.

Toutes les plus hautes protections mises en jeu pour obtenir sa grâce se heurtaient contre l'inflexible rancune du « Maître ».



Impatienté certain jour par une supplique plus pressante encore que les autres, l'empereur dicta à son aide de camp l'ordre suivant, dont voici la traduction :

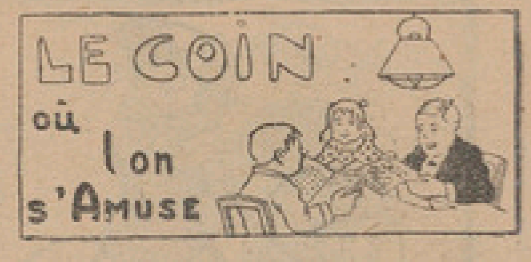
« Pardonner impossible. Envoyer en Sibérie. »

Or, l'aide-de-camp était l'ami intime de l'officier en question. Alors, sacrifiant tout, son avenir, sa liberté, sa vie peut-être, il eut l'héroïque audace de changer le point de place, et il tendit au tsar, qui signa sans méfiance, l'ordre ainsi métamorphosé :

« Pardonner. Impossible envoyer en Sibérie. »

Le condamné était donc sauvé.

Nicolas, homme d'esprit, n'en voulut pas au coupable de sa supercherie, il n'eut d'ailleurs pas à se repentir de sa générosité forcée.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 32

ENIGME. — Tam-Tam.
CHARADE. — Incident.
CASSE-TÊTE. — Alphonse, Thomas.
LOGOGRIPHE. — Ire, Iris, Irène.
MOTS CARRÉS.

M U L E T
U N I T É
L I M A N
É T A L E
T É N E S

1er CALEMBOUR. — Elle est énorme, car le morceau de cire à cacheter a l'héroïsme de se laisser brûler pour garder un secret.

2e CALEMBOUR. — Parce que les hommes, depuis longtemps, changent d'opinion comme de chemise.

RÉBUS. — San-Francisco, Liverpool, Edimbourg.

Enigme.

C'est moi qui fus la cause
D'une grande invention.
Cela, c'est quelque chose,
J'en ai la conviction.
Dire qu'à la cuisine,
Homme ingrat ! sur le feu,
Chaque jour, je fulmine
En fac' d'un cordon bleu.

Charade.

Mon premier réside dans un palais.
Mon second croît au bord de l'eau.
Mon tout est un petit poisson de rivière.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.)

a c e e g i l l n r u

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis une belle époque de l'année.
Ajoutez-m'en deux : j'engraisse une volaille.
Ajoutez-m'en trois : je suis un gros personnage

Mots carrés.

1. Célèbre victoire sur les Allemands.
2. Table de boucherie.
3. Fruit d'une plante d'Arabie (Ketmie).
4. Existe dans toute entreprise.

Calembours.

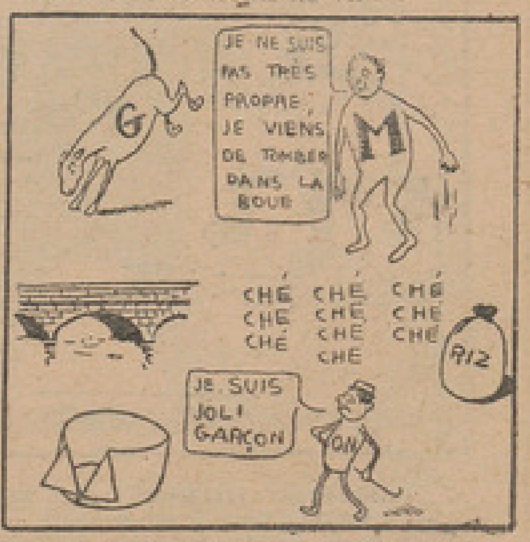
— Savez-vous quand les dents font le plus souffrir ?

— Le bouc a une détestable odeur... Pourtant, quand le bouc sent-il bon ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

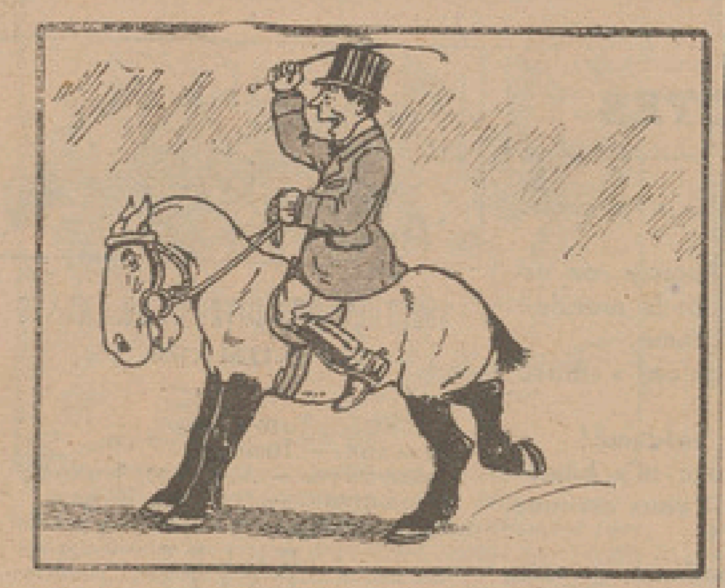
RÉBUS

Trouver trois noms de villes.

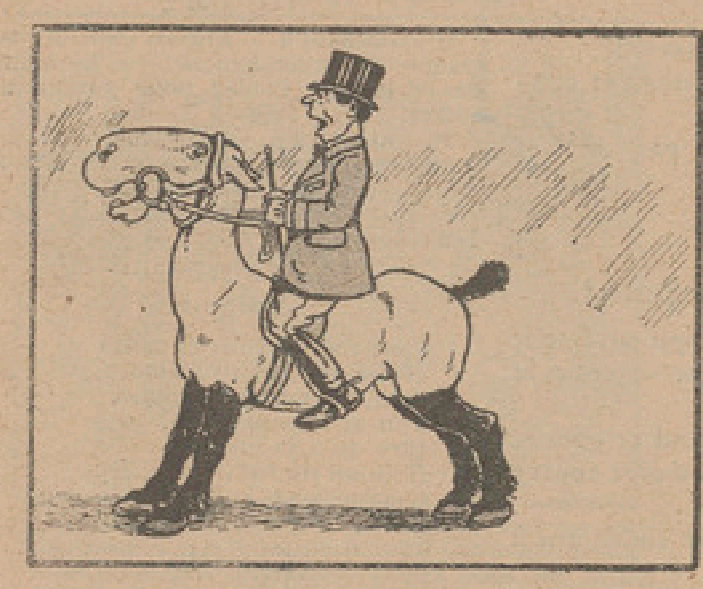


(Solution dans le prochain numéro.)

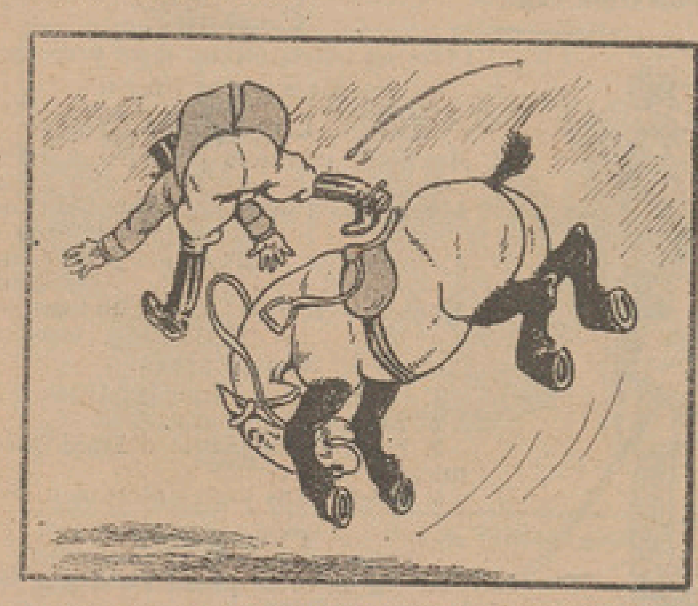
LE FIN DRESSAGE



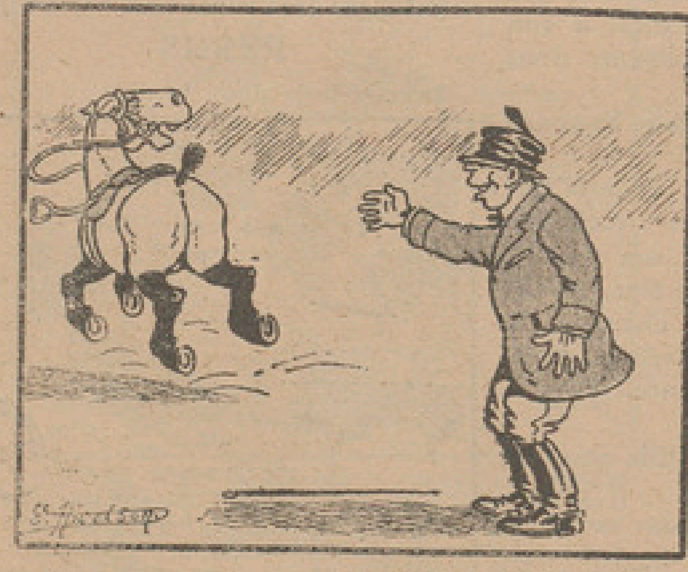
Anatole s'occupe de dresser un poney, mais ce dernier s'arrête net et s'entête à ne pas vouloir avancer.



« Sale bête ! s'écrie Anatole, tu ne me connais pas, je vais bien te faire marcher. » V'lan! V'lan! les éperons! V'lan! V'lan! V'lan! la cravache!

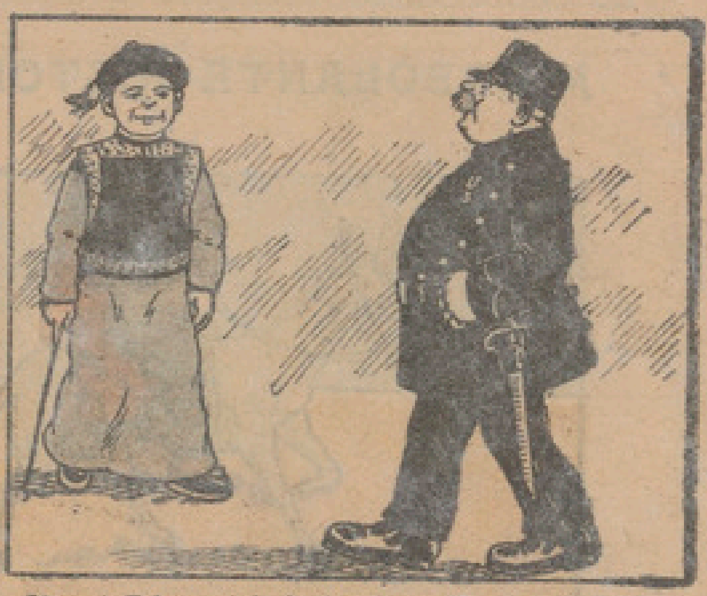


Le poney n'insiste pas, il fait un saut de mouton terrible et projette son cavalier par-dessus ses oreilles.

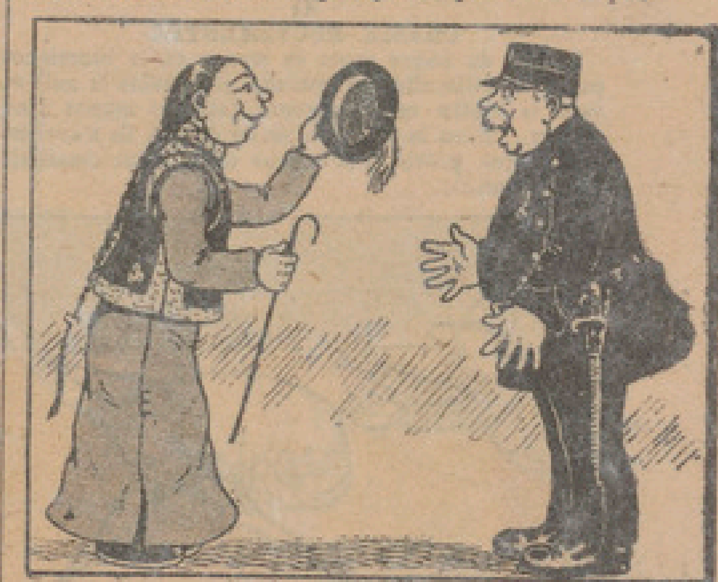


Anatole se relève tout meurtri ; mais, apercevant sa monture qui file ventre à terre, il est enchanté. « J'avais bien dit que je le ferais marcher, s'écrie-t-il. Voyez-vous, quand on s'occupe de dresser un cheval, il ne faut jamais lui céder. »

LE POLYGLOTTE SANS LE SAVOIR



L'agent Tabac est de faction, lorsqu'il voit venir à lui un superbe Chinois, tout ce qu'il y a de plus authentique.



« Pardon, monsieur l'agent, lui dit le fils du Ciel, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'indiquer le chemin pour aller rue de la Paix ? »



« Parfaitement ; vous allez suivre tout droit, vous prendrez ensuite la cinquième rue à droite, puis la troisième à gauche et vous y serez. — Je vous remercie infiniment, » lui dit le Chinois en s'en allant.



L'agent Tabac est pétrifié d'admiration pour lui-même d'avoir si bien compris le chinois. « J'aurais jamais cru que les langues étrangères étaient si faciles, dit-il, et je vais demander à l'officier de paix de me proposer comme agent polyglotte. »

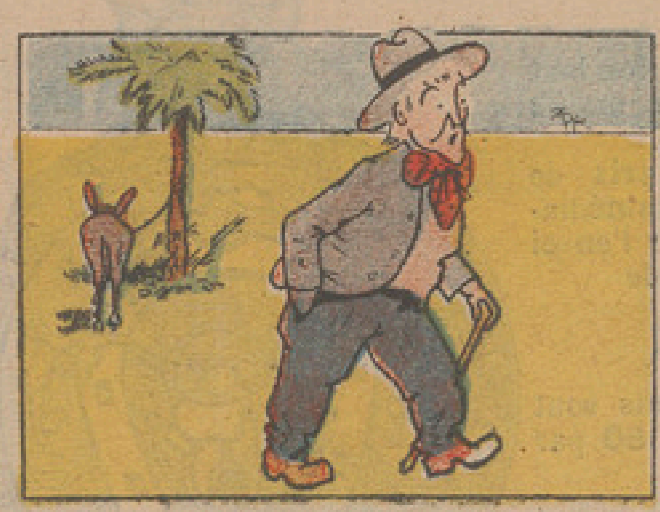
MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*



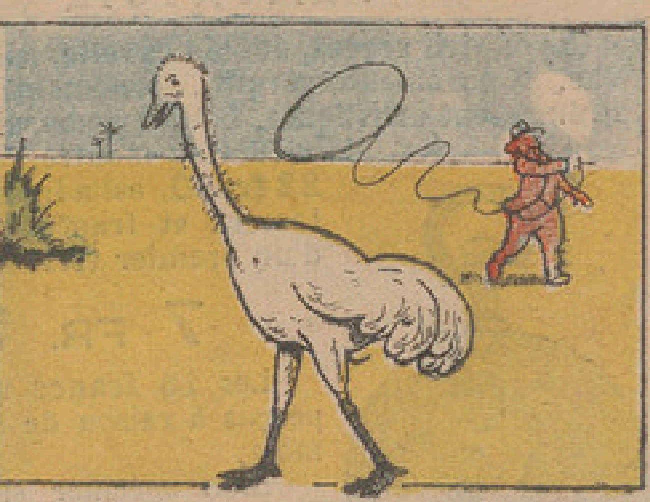
XI

CHASSE MOUVEMENTÉE

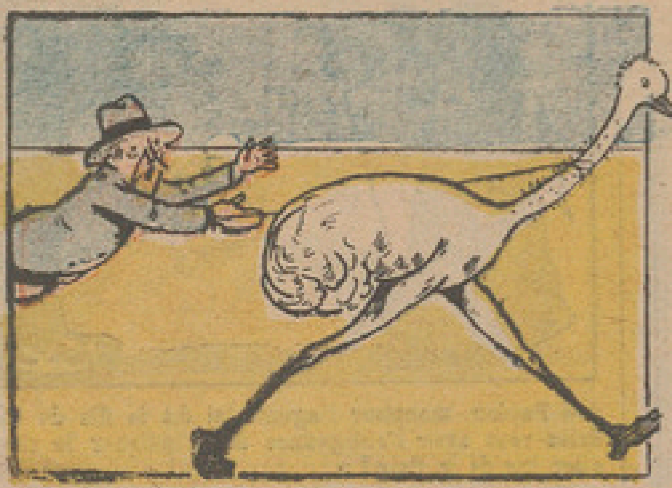
La fille du nègre sauta en croupe et le bourriquot partit à petite allure. Il marcha ainsi toute la nuit et vers le matin nos voyageurs fatigués mirent pied à terre... Dans la précipitation du départ, ils n'avaient pris aucune provision de bouche et la faim tenaillait leurs estomacs.



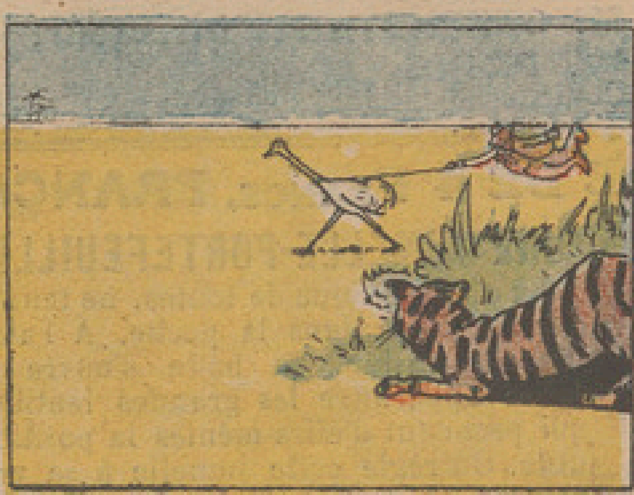
Pendant que la négresse dormait sous un palmier et que l'âne broutait, Athanase partit seul afin de chercher quelque animal dont il pourrait s'accommoder pour le déjeuner.



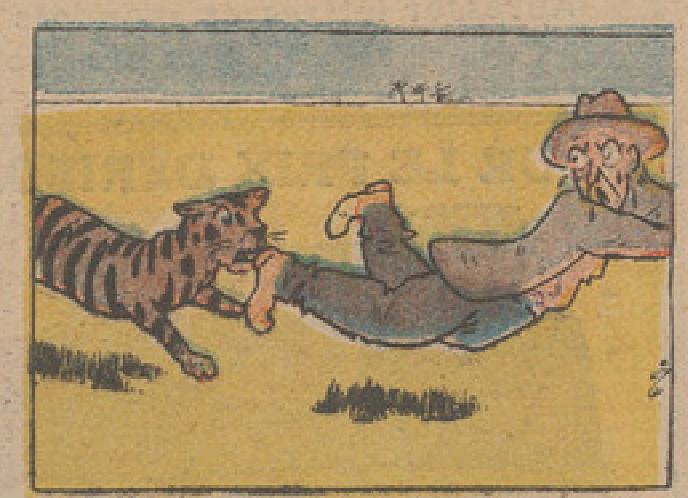
Soudain il aperçut une autruche. N'ayant point encore goûté de cet animal et, d'ailleurs, n'ayant pas le droit de se montrer bien difficile, Athanase se mit en devoir de capturer le volatile. Il prit une corde dans ses poches, y fit un nœud coulant et s'en servit comme d'un lasso...



Ma foi, pour début, ce ne fut pas trop mal et l'autruche se trouva prise par le cou. Mais, prise de peur, elle prit la course à une allure fort rapide. La corde se tendit et Athanase, qui avait eu l'imprudence d'attacher son lasso au poignet, se trouva entraîné dans la course folle.



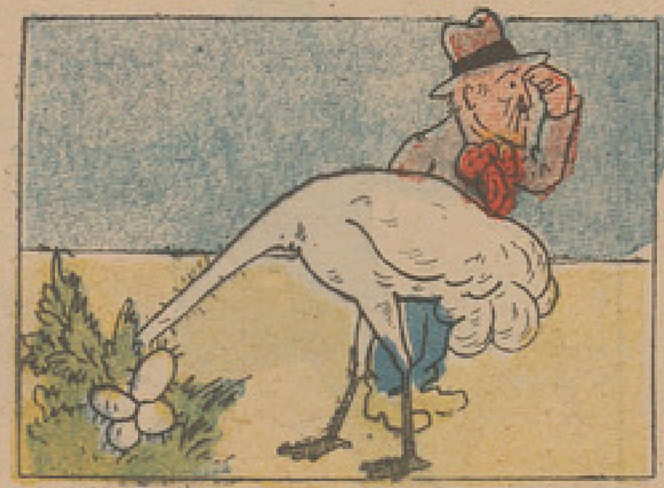
L'autruche filait toujours comme le vent et Athanase, comme une plume, suivait, toujours retenu par la corde qui malheureusement se trouvait être d'une qualité supérieure. Un tigre, qui passait par là, aperçut l'autruche et Athanase se replia sur ses jarrets et comme un ressort bondit sur eux...



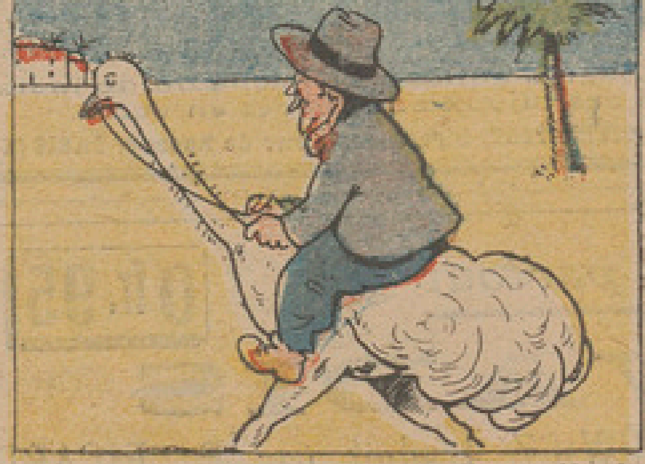
Mais il avait mal calculé son élan et il ne réussit qu'à saisir le talon de la bottine d'Athanase dans la gueule. Les crocs s'enfoncèrent dans le cuir et voilà notre tigre entraîné à son tour par l'autruche affolée...



... qui file dans le désert comme une flèche, traverse des oasis, des dunes de sable, sans ralentir sa course. Un étang se trouve tout d'un coup devant elle, elle n'hésite pas une minute le traverse en trois bonds. Un crocodile faisait la sieste sur la rive... Le bruit de la course de l'autruche le réveillent à demi. Sentant une proie, il ouvrit la gueule et... la referma énergiquement sur une patte du tigre Pendant encore quelques mètres, l'autruche entraina Athanase, le tigre et l'alligator...



Enfin, le talon d'Athanase céda heureusement et le crocodile d'une bouchée engloutit le tigre, puis tranquillement revint s'assoupir sur le bord de l'étang. Vaincue par la fatigue, l'autruche s'arrêta... Athanase l'attacha à un arbuste et se reposa un instant de tant de fatigue et d'émotions.



Puis, ayant aperçu au loin la silhouette blanche d'une ville, il enfourcha l'autruche à laquelle il avait confectionné des guides et la dirigea ainsi vers les habitations.



Son entrée dans le village arabe fit sensation. Athanase se tailla un succès sans précédent. La population indigène faisait la haie sur son passage et s'amusa énormément à la vue de ce nouveau genre de locomotion.

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant* : EMILE BEUVE.